

Le numéro : 35 F

Bimestriel n° 79 – 14e année – janvier-février 1995

Bonne année !

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 79
Janvier-Février 1995

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
S. BOULOUQUE
J.J. LEDOS
T. MARICOURT
J.L. PANNE
J. PAPP
G. PELLETIER
G. POTVIN
F. ROBICHON
M. SENDER

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les manuscrits
ne sont pas renvoyés.

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 40.24.21.31

Imprimé en France

Maquette et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Une nouvelle encyclopédie spécialisée, précédée d'une publicité tapageuse, vient de voir le jour sous le titre explicite d'*Astronomia*. Chaque semaine, et pour quatre-vingts numéros au total, seront publiés un fascicule de base, accompagné d'un "album" de photos et, selon la formule choisie, d'une cassette vidéo. Notons que cet amalgame entre texte illustré, photos légendées et images animées et commentées est relativement nouveau dans le domaine du magazine dont relève, en fait, *Astronomia*. Son succès portera une nouvelle égratignure à la "Galaxie Gutenberg", tout en faisant penser à l'*Astronomie populaire* de Camille Flammarion, parue sous forme de fascicules voici à peu près un siècle.

Si je parle dans ces colonnes d'une revue d'astronomie, c'est d'abord parce que l'astronome d'aujourd'hui ressemble de plus en plus à un historien du Cosmos. Alors que jadis il cherchait seulement à préciser sa connaissance d'un univers qu'il croyait sinon immobile, du moins immuable ; il plonge, désormais, avec l'aide d'appareils et de procédures sans cesse affinés, dans un passé de plus en plus éloigné, comptant bien y trouver un jour la réplique de la naissance, la vie (et la mort) de notre Terre.

Ce ne sont pas les témoignages de ce passé qui manquent : des milliards de galaxies, formées chacune de milliards d'astres à tous les stades de leur évolution, s'offrent jour après jour aux regards éblouis des cosmologues. Les hypothèses les plus aventurées des physiciens trouvent confirmation avec l'observation "extra-terrestre" à l'aide de télescopes satellisés : Big-bang ou Big-crunch son contraire, courbures du continuum espace-temps, trous noirs, quasars et pulsars etc., l'univers est bien conforme au tableau annoncé, à la fois ordonné et chaotique. Il est partout rempli des mêmes matériaux où il puise sans cesse pour refaire des systèmes qui vont à leur tour flamboyer, s'effondrer et, devenus étoile naine ou amorce d'un trou noir géant, rassembler la matière d'une nouvelle galaxie. La différence de vitesse des divers rayonnements, l'observation physique des débris de créations disparues permettent à nos astronautes de l'esprit de plonger tels des archéologues dans les débris venus du fond des temps et, élargissant leur champ de vision, de "voir plus loin pour voir plus tôt".

Il est vrai que la Science bénéficie de nos jours de matériels incroyablement sophistiqués et d'effectifs de chercheurs sans commune mesure avec ceux des siècles passés. Et que la progression dans ce domaine ne semble limitée que par les impératifs budgétaires. Il existe heureusement une "Internationale des savants" de fait et qui, pour avoir elle aussi ses limites, n'en a pas moins aidé nombre de recherches et de découvertes.

Ainsi de l'infiniment grand à l'infiniment petit, du rayonnement micrométrique à la nébuleuse géante, tout est-il à portée d'œil de nos savants – ou de leurs instruments. L'immense variété des champs de recherche multiplie encore les chances de découvertes ; les uns y étudient les conditions de vie des virus et la médecine génétique ; d'autres, comme Georges Ifrah avec sa remarquable *Histoire des chiffres*, s'adonnent aux joies de l'épistémologie ; d'autres encore choisissent dans le passé un pays, un homme, une époque, un régime pour en tirer les enseignements, selon ce qui se fait depuis Hérodote et commencent enfin à évoluer...

Tous ces savants concourent à l'accroissement, à l'affinement de nos connaissances à une vitesse exponentielle, sans qu'il semble devoir jamais être question de connaître "la clé de tout". Etres finis devant un univers infini, les hommes trouvent là quelque chose qui ressemble fort à un tabou, un veto... Au surplus risquent-ils de disparaître prématurément, à la veille peut-être de la connaissance suprême, victimes de leur propre bêtise sans attendre le nouveau "Big-bang". Quelle fin idiote pour les soi-disant "maîtres de l'univers", balayés par les conséquences d'une négligence écologique, d'une guerre de sécession mal contrôlée, ou d'une épidémie nouvelle mal combattue...

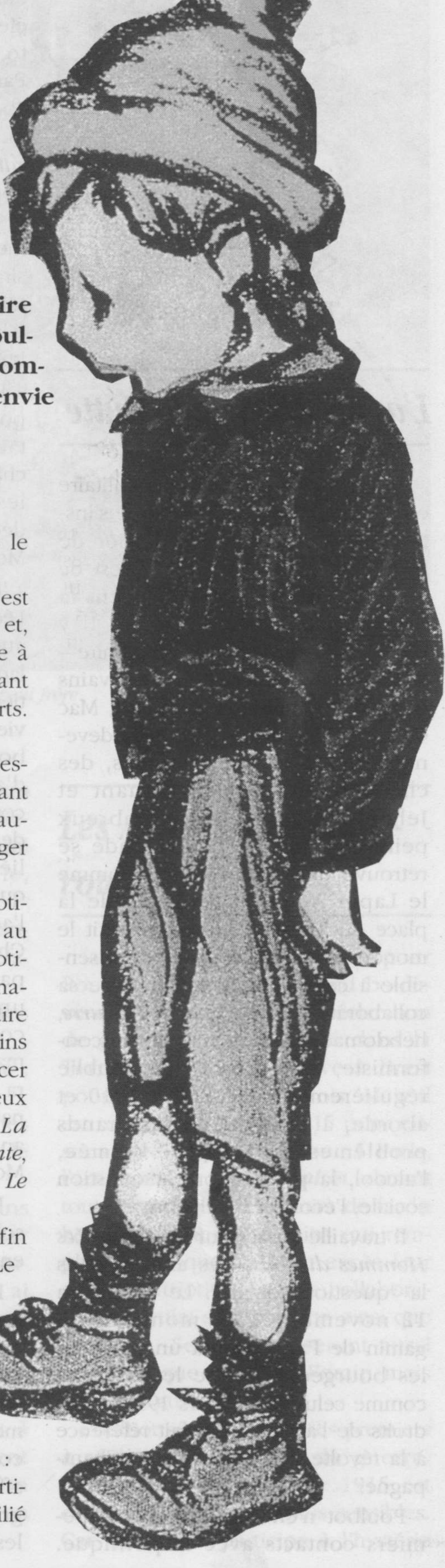
Des choses comme cela ne peuvent-elles arriver que dans quelques millions d'années, comme nous l'affirment les savants optimistes ? Souhaitons-le ; comme je vous les souhaite toutes bonnes et heureuses – à commencer par 1995 !

Georges POTVIN

Photo de couverture : D'après un dessin de Poulbot, illustrant la chanson d'Aristide Bruant : *Dans la rue*.

POULBOT, LE PERE DES GOSSES

Le "Père des Gosses", comme l'ont baptisé très tôt ses contemporains, n'a jamais répondu qu'à un sentiment : son amour pour les enfants des faubourgs de Paris – de Saint-Denis à Montmartre – ceux qui furent ses camarades de jeux puis ses voisins sur la Butte. Cette osmose parfaite a donné naissance au type du poulbot qui a succédé dans l'imaginaire populaire à celui du gavroche, enfanté par Victor Hugo. Ce poulbot a été tellement galvaudé depuis cinquante ans, et ce en gommant toute l'originalité de la personnalité de Poulbot, que l'envie nous est venue d'en raconter l'histoire.



Un enfant de la laïque

Francisque naît en 1879 alors que se prépare la grande bagarre républicaine pour l'école primaire laïque et obligatoire. Son père Louis Poulbot, nommé le 1er juin 1877 instituteur-adjoint à Saint-Denis, semble avoir été un modèle d'instituteur républicain. Madame Poulbot mène de front sa carrière d'institutrice puis de directrice d'école, et ses occupations de mère dévouée à sa famille, qui grandit au rythme des naissances d'André, de Marcel, de Paul, de Jane-Marie, de Léa Berthe et de Denise.

En 1889, Francisque entre au collège Rollin où, à cette époque, Henri Bergson et Stéphane Mallarmé exercent leurs magistères.

Après des études classiques médiocres, il échoue bien évidemment en juillet 1896 à la première partie du baccalauréat.

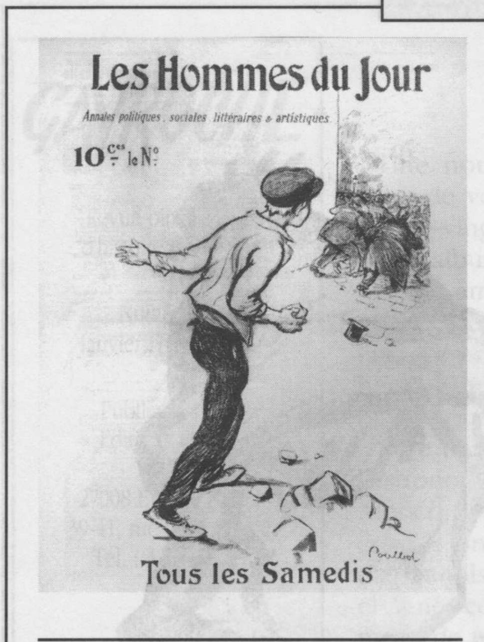
Francisque n'a pas de véritable vocation. En dessin d'imitation, ses notes sont médiocres. Mais il suit des cours à l'Académie de Saint-Denis et surtout, encouragé par quelque lycéen, envoie un premier dessin au journal *Le Pêle-Mêle*, alors un des gros tirages de la presse illustrée. Sa plus grande surprise fut sûrement de le voir publié dans le numéro du 21 décembre 1895.

Un an plus tard, Francisque n'est déjà plus tout à fait un débutant et, dès sa sortie du lycée, il collabore à différents journaux tout en suivant des cours à l'école des Beaux-Arts. Mais ses maîtres sont ailleurs.

Ses grands modèles sont incontestablement Steinlen et Willette. Quant aux légendes, elles ont déjà beaucoup de l'esprit montmartrois, léger et moqueur.

La chance vient de la presse quotidienne. Francisque perce grâce au *Petit Bleu de Paris*, nouveau quotidien qui l'engage comme dessinateur-reporter à l'occasion de l'affaire du Fort Chabrol en 1899. Ses dessins sont maintenant plus faciles à placer et on les trouve dans de nombreux titres comme *Le Bon Vivant*, *La Caricature*, *La Chronique amusante*, le *Gil Blas illustré*, *Le Pêle-Mêle* et *Le Sourire*.

Mais le service militaire met fin temporairement à ses activités. Le 1er novembre 1900, Poulbot part à Beauvais au 51e régiment d'infanterie. Son livret militaire nous fournit quelques renseignements sur sa personne : taille : 1,86 mètre ; yeux : châtains ; degré d'instruction : certificat d'études ; sait nager ; domicilié chez ses parents à Saint-Denis.



L'anarchiste de la Butte

Dès son retour du service militaire en septembre 1901, Francisque s'installe dans le Maquis, quartier de bicoques sur le flanc nord-ouest de la butte Montmartre, où vivent la bohème et les chiffonniers. Il y côtoie les dessinateurs qu'il admire – Willette et Steinlen – des écrivains comme Courteline et Paul Fort, Mac Orlan et Dorgelès, ce dernier devenant un de ses amis intimes, des chansonniers comme Bruant et Jehan Rictus, et de nombreux peintres. Tout ce petit monde se retrouve dans des cabarets comme le Lapin Agile ou les cafés de la place du Tertre, s'amuse et refait le monde. Poulbot ne reste pas insensible à cet esprit de révolte que sa collaboration à *L'Assiette au Beurre*, hebdomadaire violemment anticonformiste, va renforcer. Il y publie régulièrement de 1903 à 1910 et aborde, à sa manière, les grands problèmes du temps : l'armée, l'alcool, la prostitution, la question sociale, l'école et la religion.

Il travaille aussi pour le journal *Les Hommes du jour*, très engagé dans la "question sociale". Le dessin du 12 novembre 1910 montrant un gamin de Paris lançant un pavé sur les bourgeois, donne le ton, tout comme celui du 25 mars 1911 – "Les droits de l'aube" – qui fait référence à la révolte des vignerons en Champagne.

Poulbot n'en était pas à ses premiers contacts avec la politique. Outre *L'Assiette au Beurre*, il avait fait, en 1908, la couverture du journal révolutionnaire de Jules Guesde *Le Socialisme* avec un dessin à la gloire de la Commune de Paris, et dessiné la même année une affiche électorale pour un candidat socialiste aux élections municipales de Paris. Cet engagement trouvera son aboutissement avec la couverture du numéro du 1er mai 1911 de *L'Humanité* – "Aux petits prolétaires l'avenir appartient" – qui fait dire à Jean Jaurès : "Ah ! si le magnifique mouvement vers l'avenir qui anime le dessin de notre première page emportait tous les prolétaires, la société d'iniquité et de privilège ne résisterait pas longtemps".

Poulbot livra d'autres combats pour la liberté d'expression, apportant son soutien à des œuvres de charité et luttant pied à pied contre les promoteurs immobiliers bien décidés à faire disparaître le Vieux Montmartre auquel il est attaché.

Très tôt, Francisque rencontre Léona, fille d'un artisan parisien qui aurait été écuyère de cirque, avec laquelle il vit en union libre. Celle-ci tient une place considérable dans sa vie, toujours à ses côtés. Ainsi Poulbot vit entouré d'un large cercle d'amis, qu'ils soient dessinateurs comme lui ou simplement habitants de la Butte. Le jeune artiste est très lié au dessinateur Ricardo Florès qu'il appelle "mon cousin", à Gir qui l'accompagne dans ses voyages, à Cheval avec lequel il partage une passion pour le cirque, et à toute une génération d'humoristes qui constituent la "bande de Montmartre". C'est elle que l'on retrouvera en 1910 dans la Société des dessinateurs humoristes et, en partie dix ans plus tard, dans la République de Montmartre.

Jeune homme engagé, aux amitiés solides, Poulbot est aussi le boute-en-train de la Butte.

Durant ces années, Poulbot se forge un personnage mais aussi une carrière. Ses collaborations régulières au *Rire*, au *Sourire*, à *L'Assiette au Beurre* le font entrer progressivement dans le cercle des dessinateurs confirmés. Le style Poulbot, bien affirmé dès 1906, va bénéficier de la grande vague d'engouement pour les humoristes. Avec le journal *Le Rire*, ceux-ci créent un salon en 1907 qui connaîtra un immense succès. Poulbot expose régulièrement au Salon des humoristes ses dessins parus dans la presse, mais aussi ses illustrations de livres – *Dans la rue* d'Aristide Bruant en 1908 et *La Maternelle* de Léon Frapié en 1910 –, des lithographies et même des poupées de son et des panneaux décoratifs. Car les premiers succès en amenant d'autres, Poulbot est sollicité pour toutes sortes de travaux : affiches, illustrations ou encore céramiques, jouets et même décors de théâtre.

Avant 1914, ses seuls textes seront des récits courts et des petits contes de Noël, écrits dans un style enfantin. Mais son merveilleux talent de dialoguiste lui donnera accès au monde du théâtre et du cinéma.

La carrière de dessinateur-humoriste semble mener à tout, à condition d'en sortir. Et Poulbot détient le sésame qui ouvre toutes les portes : les gosses.

Le Père des gosses

"J'ai dessiné des enfants toute ma vie, parce que je ne dessine que ce que je connais bien et que j'aime bien. Or j'étais l'aîné de sept enfants. J'ai été élevé par des parents instituteurs et directeurs d'école, d'une école qui groupa, à un moment de ma jeunesse, 600 garçons et 600 filles... C'est tout vous dire". Poulbot justifie ainsi, au journaliste du *Journal de Normandie* venu l'interroger en 1940, la détermination d'une vie. Et comment expliquer autrement cette belle obstination à dessiner pendant quarante ans des enfants ?

Contrairement à d'autres, Poulbot n'a pas dessiné l'enfance en général, à laquelle commence à s'intéresser une élite de sociologues et de pédagogues, mais les gosses de la banlieue nord de Paris, de Saint-Denis à Montmartre, les gosses des classes populaires. C'est aussi une enfance malheureuse qui fait trop souvent le fait divers du *Petit Journal*, drames de la misère, d'enfants maltraités, abandonnés. Avec son roman *La Maternelle*, publié en 1904, Léon Frapié sera le premier écrivain fran-

çais à s'intéresser de près à ces enfants défavorisés. Poulbot illustrera ce prix Goncourt en 1910.

Les enfants de Poulbot trouvent vite leur identité. Tous les aspects de leur vie quotidienne sont abordés : leur éducation se fait autant à l'école que dans la rue, leur famille est loin d'être idéale, leurs jeux n'ont souvent rien d'angélique et la vie sexuelle des adultes n'a très vite plus aucun secret pour eux. En effet, ces enfants sont très tôt dégourdis par le milieu et leurs mots terribles sont ceux de petits qui font leur apprentissage dans la rue, sans les tabous de la société de l'époque. Des gosses parfois cyniques à force de lucidité mais qui, oh miracle ! continuent à croire au Père Noël, même si celui-ci n'est pas toujours au rendez-vous dans les cheminées sans feu.

Dès avant 1914, Poulbot a donné son nom à un type de gamin de Paris, confirmant ainsi sa popularité. Une gloire à l'intersection de deux mouvements : la préoccupation sociale pour l'enfance populaire dans une période de forte dénatalité et de forte tension avec une Allemagne plus peuplée, et un intérêt nouveau pour la personnalité enfantine qui se distingue plus nettement de l'univers adulte.

Le talent de Poulbot réside en ce qu'il a su créer rapidement un univers enfantin où les gosses ne servent pas d'interprètes à des querelles d'adultes mais expriment leur nature et leur vision de la société à travers des mots souvent ravageurs ou cruels mais toujours désarmants, comme ce dialogue :

"Petit Noël"

— T'as rien eu ?...

— Si, un petit frère.

Ou, comme cette réflexion d'un autre :

— Alors, les poissons, ça fait pipi dans l'eau ?

Son style évolue rapidement et se dégage de ses modèles. Il prend de la vivacité de Willette et de la gravité de Steinlen : lignes dépouillées et trait vif, dynamique, qui rend les scènes vivantes ; quelques détails pittoresques plantent le décor. Poulbot reste d'ailleurs très proche de Steinlen. Il illustre, à sa suite, le troisième volume des *Chansons et*



"Petit Noël" — T'as rien eu ?... — Si, un petit frère.

monologues de Bruant et avec lui un manuscrit des poèmes de Jehan Rictus. Sa dette envers son autre ami Willette est plus sentimentale, presque filiale.

Les légendes des dessins de Francisque Poulbot sont de petits chefs-d'œuvre d'esprit et d'observation :

— Ousqu'elle les achète ses enfants, ta mère ?

— Chez nous, on n'est pas riche ; elle les fait elle-même.

Si ses enfants ont disparu de nos rues, leurs mots forcent toujours le sourire et gardent leur modernité.

"Si on a remarqué mes dessins d'enfants, si on a fini par donner mon nom à ces dessins, c'est justement peut-être parce que je les ai fait parler dans la légende, comme ils parlent, ou comme ils pouvaient parler. D'ailleurs je faisais mes dessins après avoir écrit cette légende...". Cet instinct sûr qui permet à Poulbot de frapper juste provient bien sûr d'une longue observation du monde enfantin mais aussi d'un amour profond, sans niaiserie.

Les Années bleu-blanc-rouge

Les années de guerre sont pour Poulbot celles d'un profond bouleversement de sa vie. A la déclaration de guerre, il est mobilisé dans la Territoriale et se retrouve à Brest pour surveiller des convois. Mais il est réformé en février 1915 pour raisons médicales. De retour à Paris, l'artiste entre au *Journal* et, durant toute la guerre, lui fournira de façon hebdomadaire des dessins qui rempliront quelquefois avec excès leur devoir patriotique. Cette collaboration affermira sa réputation ainsi que sa gloire. Ses dessins seront aussi attendus que ceux de Forain mais sans être aussi virulents.

Poulbot sera aussi un des premiers à réaliser une affiche de guerre. Celle pour l'emprunt de 1915 est certainement une des plus sensibles. Car si Poulbot participe à l'hystérie



anti-boche des premiers mois, à la légende des soldats allemands coupant les mains des enfants, très vite son art de propagande s'adoucit et s'humanise par la grâce des enfants et de ces nombreuses scènes de gamins de la Butte jouant à la guerre comme tous les enfants du monde.

Ainsi, une de ses lithographies montre une petite fille fleurissant la sépulture d'un soldat allemand :

– Là, c'est un Boche, je lui mets des fleurs tout de même.

La guerre fut pour Poulbot une période d'intense activité. Il travaille tout à la fois pour le *Rire Rouge*, ex-*Rire*, la *Baïonnette* et quelques autres journaux mobilisés pour la victoire. Il multiplie les affiches pour des bonnes causes – orphelins de guerre, prisonniers, etc. – et édite de nombreuses eaux-fortes et lithographies en couleurs vendues en portefolio, qui reprennent souvent des dessins parus dans *Le Journal*.

Si sa participation à l'effort de guerre (d'autres diront au bourrage de crâne) est incontestable, Poulbot ne semble pas s'être intéressé à la réalité du front. Beaucoup de ses amis proches étaient pourtant mobilisés, comme Ricardo Florès qui mourra de ses blessures en 1918. Sa "guerre des gosses" lui interdira d'exprimer la tragédie profonde de la première guerre mondiale, contrairement à son aîné Steinlen.

Poulbot se lance aussi dans des activités nouvelles : le cinéma et le théâtre. Le succès de ses premiers films encourage Poulbot à les transposer au théâtre. Il s'associe au début de l'année 1917 avec Paul Gsell, dramaturge confirmé, et lui fournit dialogues et éléments de l'intrigue pour écrire *Les Gosses dans les ruines*. Après modification, la pièce obtient son visa en mars 1918 et la première a lieu un mois plus tard au théâtre des Arts. Poulbot a dessiné les costumes et les décors du village en ruines. Elle sera montée ensuite à Londres et Poulbot fera le voyage.

Dans le même esprit, il écrit avec Alfred Machard *Le Massacre des innocents*, dédié "aux mères douloureuses que la guerre a crucifiées et qui s'agenouillent chaque soir en pleurant devant un petit lit vide". Il s'agit là d'une des œuvres de Poulbot les plus touchantes et surtout un des rares textes de la littérature française à mettre l'accent sur les victimes innocentes du conflit.

Cette mobilisation pour la Victoire vaudra à l'artiste d'être décoré en octobre 1920 de la Légion d'honneur, à la demande de ses aînés de la Société des humoristes.

Mais cette période lui vaudra aussi de se brouiller avec quelques-uns de ses amis qui lui reprocheront d'avoir pratiqué, comme tant d'autres, le "bourrage de crâne". Malgré cela, Poulbot est très fier de sa croix, et ne renie aucun de ses dessins patriotiques.

Signe des temps, la très bourgeoise *Illustration* lui consacrera un long article à l'occasion de la remise de sa croix et de la sortie de son affiche pour l'emprunt de la reconstruction. On y voit une petite fille sur un paysage de ruines montrant sa robe déchirée.



Depuis 1915, Poulbot n'habite plus dans son atelier de la rue de l'Orient mais dans un pavillon situé au 54 rue Lepic et il achète en 1920 une belle propriété à Colomby-sur-Thaon dans le Calvados. Mais si Poulbot est maintenant rangé, et s'il a perdu un peu de son esprit subversif, la tragédie de la guerre et la misère de la France d'après-guerre le font mûrir et donnent une nouvelle dimension à son œuvre.

La République de Montmartre

Les années d'après-guerre, nourries par l'espoir de la victoire, furent très difficiles pour les classes populaires. Et l'état rudimentaire des services sociaux en France ne permettait pas de pallier aux effets de la crise. Crise du logement consécutive à la pénurie de logements sociaux et à la vétusté du parc immobilier, crise industrielle par la reconversion de l'économie de guerre, crise morale aussi, due au nombre colossal de morts et de mutilés de guerre et à la frustration née du traité de Versailles.

En revanche, la guerre développa le sentiment de solidarité à travers de nombreuses manifestations destinées à venir en aide aux familles touchées par la guerre. Ce fut dans ce contexte où la charité est encore essentiellement laissée à l'initiative privée, que Poulbot et quelques amis décidèrent, en mai 1921, de créer la République de Montmartre.

Elle se donnait, dès l'origine, une mission caritative. Le dispensaire des Petits Poulbots, œuvre de la République de Montmartre déclarée le 10 avril 1923, a pour but de "sauvegarder et d'améliorer la santé physique et morale des enfants de Montmartre". Le patron de La Pomponnette, Arthur Delcroix, prête un terrain et Willette pose la première



Poulbot à l'arbre de Noël de 1931, au Moulin de Navarre.

pierre du dispensaire le 16 mai 1923. Il connaîtra un rapide développement jusqu'au début des années trente.

À l'initiative de Poulbot qui donne de sa personne, la République organise chaque année un arbre de Noël. À partir de 1921, deux mille enfants se retrouvent selon les années au Moulin de la Galette, au Moulin-Rouge ou au cirque Médrano pour assister à un spectacle et recevoir des cadeaux et des friandises.

Les appels de Poulbot, Willette et Maurice Neumont à la générosité font des miracles et, tous les ans, les deux mille enfants croulent sous les jouets tout en s'amusant avec les meilleurs artistes du cirque et du music-hall comme par exemple Jean Gabin, présent au Noël de 1928. Les Fratellini sont souvent également au rendez-vous et déchaînent l'enthousiasme des gosses. Au milieu de cette cohue d'enfants, Poulbot respire le bonheur.

Les enfants malades ne sont pas oubliés eux non plus : chaque année la République de Montmartre se rend à l'hôpital Bretonneau avec, à sa tête, une Marianne élue pour l'année, petite fille chargée de la représenter, escortée de son tambour.

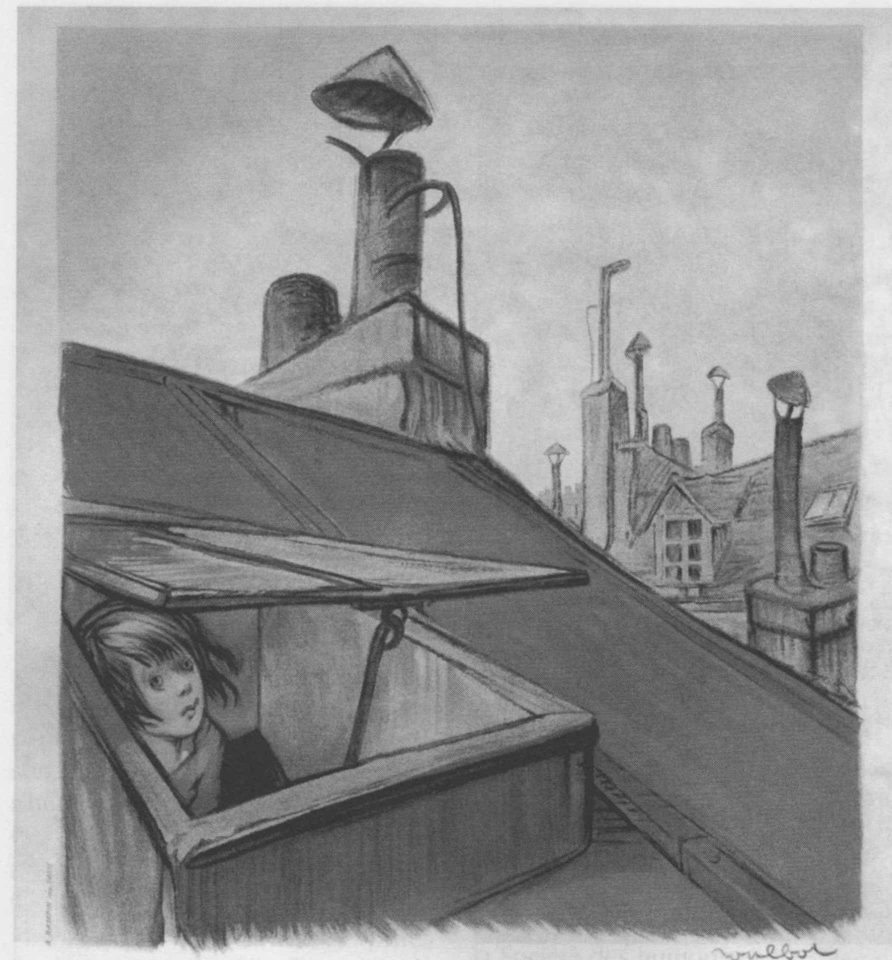
Hugues Delorme, poète de la Butte, et ami de Poulbot depuis trente ans, constate en 1938 : "La rigueur des temps a abattu le joyeux sapin ; les chandelles sont éteintes. Aujourd'hui la charité coûte cher et l'égoïsme est pour rien. Souhaitons que le retour aux généreuses traditions du passé ne nécessite pas une trop longue attente." Mais Poulbot faisait remarquer sans amertume : "Pourquoi maintenant un dispensaire ? Le confort, le progrès, le bien-être ont pris le dessus, tant mieux pour eux".

L'action de Poulbot pour le dispensaire trouvera de nombreux prolongements naturels dans les actions sociales pour l'enfance de l'après-guerre. Partout où les injustices et les misères sociales seront combattues, Poulbot répondra présent en dessinant une affiche, des cartes postales, en illustrant une plaquette ou un article, ou encore en réalisant des publicités : campagnes contre les taudis, la tuberculose ou en faveur des colonies de vacances

Les actions sociales de Poulbot lui valent d'ailleurs en 1928 une promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Dans ce grand mouvement pour l'enfance, Poulbot est efficace, convaincant, crédible car sincère. Aussi est-il très sollicité pour la publicité de médicaments ou de produits alimentaires destinés aux enfants ainsi que par les fabricants de jouets, notamment la marque Eurêka.

Poulbot participe aussi à la lutte contre le chômage avec une affiche réalisée en 1932 – *Pour faire travailler papa, achetez français* – et ne cesse de dénoncer, par petites touches, les inégalités sociales. Le Front populaire lui redonne goût à l'engagement, comme dans ce dessin de *Paris-Soir,* daté du 16 juin 1936 : "Dix sous de rognures pour les chiens... pas comme l'aut'jour, papa a été malade".



Dans ce numéro : NOEL A LA COUR DU GRAND ROI, par Funck-Brentano

DIMANCHE ILLUSTRÉ

QUATORZIÈME ANNÉE — N° 721 — 60 CENT. — 20 DÉCEMBRE 1936

— CITOYENS CAMARADES, POUR ACTIVER LA REPRISE DES AFFAIRES, NOUS NE METTRONS TOUS CE SOIR, DANS LA CHEMINÉE, PAS MOINS DE QUATRE SOULIERS !...

Mais Poulbot reste strictement sur le terrain social, refusant d'entrer dans le débat politique et, plus encore, diplomatique de ces années tumultueuses. Il faudra attendre le début de l'année 1940 pour trouver un dessin stigmatisant Hitler que, quelques mois plus tard, les Allemands ne lui pardonneront pas.

Ce combat pour la justice sociale, Poulbot le mènera de front avec celui de sa maladie – une décalcification des os – qui s'est déclarée en 1915 et le rend de plus en plus handicapé. Pour sa tranquillité, et éviter les trajets de son domicile à son atelier, il fait construire une maison avenue Junot, qu'il occupe à partir de 1926. Son état de santé s'aggrave rapidement. Opéré en 1931, il marche difficilement avec deux cannes, lors du mariage de sa fille avec le fils de son vieil ami Léon Cheval, en 1932. Quelques années plus tard, Poulbot est condamné à utiliser la chaise roulante. Désormais, il alterne le travail parisien et les séjours prolongés à la campagne. Montmartre ne retentit plus des fêtes qu'il savait organiser et plusieurs de ses bons amis ont disparu.

La traversée du désert

Pendant la "drôle de guerre" Poulbot exerce encore quelques activités comme cette série de cartes postales publiée au bénéfice des évacués et réfugiés. Il y reprend l'esprit des dessins de 1914 en se moquant de Hitler.

Les Allemands l'interdisent d'exposition et d'édition, en souvenir de ses estampes de la première guerre mondiale. Le Salon des humoristes n'exposera effectivement plus de dessins de Poulbot. Mais n'était-ce pas plutôt sa dernière série de cartes postales de 1940, qui lui valut cette interdiction ? D'ailleurs une circulaire adressée par le ministre de l'Intérieur à tous les préfets, le 3 mars 1941, mettait en cause ces cartes, jugées "injurieuses pour M. le Chancelier Hitler".

Reclus dans sa propriété de Normandie, sa situation s'aggrave, ce qui explique probablement pourquoi il réalise vers 1942 quelques travaux pour le gouvernement de Vichy. Le dessin en est banal et les légendes convenues. On sent le travail de complaisance d'un artiste désemparé. En novembre 1943, la santé de Poulbot s'est encore détériorée et il accepte toutes les mains tendues, comme celle de Lucien Pinoteau, fondateur des "petits Poulbots" association créée en 1939 qui s'appropria ledit nom.

A la libération de Paris, Poulbot fait sa rentrée. Faisant allusion à son interdiction de travailler pendant l'occupation, il légende son premier dessin du 22 septembre dans le *Parisien libéré* : "Poulbot ! Regagnez



– Toi qu'es menteur et rageur, tu feras Hitler et on te flanquera la fessée.



votre place, votre punition est levée".

Les vrais Poulbots reprennent du service, comme en 1914, dans *Le Jeune Patriote* pour soutenir les FFI ou dans *La Marseillaise* pour fêter le Noël 1944. "Les camps de Buchenwald et Mauthausen devaient nous apprendre que les tortionnaires de 14 n'étaient que des enfants", remarquera Poulbot dans une interview en février 1946.

L'ensemble de la presse signalera sa disparition et le Salon des humoristes lui consacrera une rétrospective en 1947, puis le silence retombera sur lui.

Le Montmartre petit village, longtemps maintenu en survie, deviendra rapidement une simple attraction touristique. La famille s'entre-déchirera, la succession de Poulbot étant compliquée. Et Léona ne se souciera guère de préserver son œuvre. Francisque ne lui ayant pas laissé de fortune, elle vendra des droits de reproduction d'anciens dessins à des revues, ce qui restera de l'atelier à des collectionneurs en fonction de ses besoins, et enfin l'atelier lui-même. À sa mort en 1958, tout est dispersé.

Dans le même temps, les marchands de Montmartre cultiveront un mauvais folklore et vendront en série des "Poulbots" d'une laideur et d'une vulgarité achevées qui ne relèveront pas le souvenir de l'artiste. La résurrection viendra d'un petit groupe de collectionneurs, comprenant quelques vieux amis de Poulbot, qui s'emploiera à faire revivre l'histoire authentique de Montmartre. Il faudra attendre 1979 et les manifestations organisées par le comité du Centenaire de Poulbot pour que le dessinateur retrouve un début de popularité.

Sa redécouverte sera longue et on écrivait déjà en 1978 à ce sujet : "Poulbot mériterait qu'on le réédite. Il a déjà un nom, il suffirait de faire connaître son dessin, qui en surprendrait plus d'un". Mais, contrairement à d'autres dessinateurs, il n'a pas laissé de héros populaires, d'histoires en albums. Poulbot fut une sorte de chroniqueur de son temps, un "spectateur engagé". D'abord homme de conviction avant d'être dessinateur.

L'œuvre de Poulbot est avant tout un immense témoignage d'amour à l'égard des enfants, ces gosses des faubourgs de Paris et de la butte Montmartre à qui on volait souvent l'enfance. Des enfants qui, pour être l'avenir de la société, n'en étaient aussi que trop souvent les premières victimes. Chez Poulbot, le dessin ne fut qu'un moyen de lutter pour ses idées et la butte Montmartre qu'une péripétie de sa vie.

François Robichon

Pour en savoir plus : *Poulbot le père des gosses* par François Robinchon, préface de Cavanna. Editions Hoebeke. Disponible à la librairie de Gavroche. Les illustrations de cet article sont extraites de ce livre.





(1920-1944) Régimes autoritaires et ordre nazi en Europe danubienne et balkanique

Il est bien connu que l'une des conséquences de la crise de 1929 a été la montée d'une vague de régimes autoritaires un peu partout dans le monde. En Europe du Sud-Est, ce mouvement précède la crise mondiale et s'inscrit dans le contexte des Etats successeurs issus des traités de 1919-1920 : comme facteurs d'explication interviennent ici, outre la faiblesse des traditions libérales et l'étroitesse des bases sociales pour un régime démocratique, les révisionnismes territoriaux et la crainte des possédants face au bolchevisme.

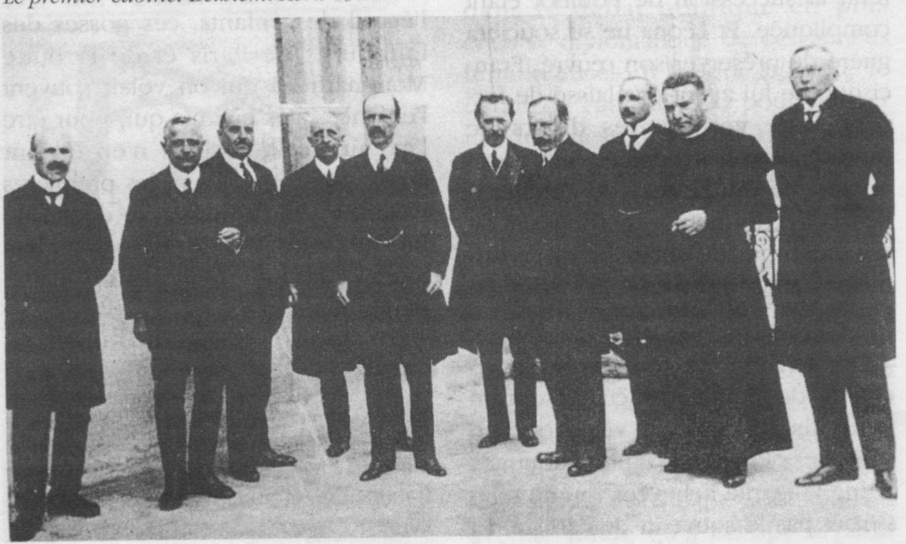
Stabilité magyare et crises bulgares

Ainsi, en Hongrie, le régime de l'amiral Horthy est directement lié à l'écrasement de la république des Conseils et au rejet du traité de Trianon, *"ligne directrice de la politique extérieure hongroise de 1920 à 1940"*. Trianon sert aussi d'alibi à toutes les difficultés intérieures.

Le régime s'est stabilisé en s'appuyant sur les forces conservatrices, sous la direction d'anciens leaders aristocratiques : les comtes Teleki et Bethlen, ce dernier membre du Comité anti-bolchevique de Vienne. Il est président du Conseil du 14 avril 1921 au 24 août 1931, après avoir relégué au second plan les milieux militaires et racistes directement impliqués dans la terreur blanche. Leur chef, le capitaine Gömbös, fils d'un instituteur rural et de mère allemande, fonde alors un Parti des *"défenseurs de la race"*.

A gauche, Bethlen met hors la loi le Parti communiste et cherche à coopérer avec les dirigeants modérés des syndicats et du Parti social-démocrate. Les libertés sont reconnues, mais le Parlement fonctionne comme un instrument du gouvernement et de l'administration ; la gendarmerie et la police ont gardé une mentalité de commandos terroristes. L'idéologie officielle diffuse un chauvinisme agressif, la phraséologie "chrétienne" et "nationale" prétendant assigner au peuple magyar un rôle dirigeant dans le bassin du Danube. Cette idéologie veut accréditer que le libéralisme est étranger à l'esprit de ce peuple. Elle pénètre

Le premier cabinet Bethlem. Avril 1921.



l'école, la presse et la vie publique d'autant plus que les idées révolutionnaires sont férocement persécutées. Quant à l'antisémitisme, si les pogromes ont pris fin, les juifs subissent les insultes et les sévices les plus humiliants.

L'autre pays de la région que les traités ont malmené, la Bulgarie, ne connaît pas une semblable stabilité politique, l'état de crise étant à peu près permanent sous le règne de Boris III (1918-1943). Celui-ci a succédé à Ferdinand, son père, qui a dû s'enfuir lors de la défaite. C'est le chef du Parti agraire, Stamboulisky, opposé pendant la guerre à la politique belliqueuse de Ferdinand, qui signe le traité de Neuilly (27 nov. 1919) et qui accepte de l'appliquer loyalement.

Son mouvement est en effet la force politique la mieux organisée, il a même adhéré un moment à la IIIe Internationale. Ayant gagné les élections de 1919, Stamboulisky instaure en 1920 une sorte de dictature paysanne : limitation à 30 ha de la propriété foncière, réduction des profits industriels et financiers... Mais les irrédentistes macédoniens, les nationalistes bulgares et la bourgeoisie font cause commune contre lui et le renversent par un coup d'Etat (après qu'il eut largement gagné les élections suivantes). Le leader paysan est torturé et doit creuser sa tombe avant d'être décapité et coupé en morceau, tant il a suscité de haines. En septembre 1923, l'insurrection manquée des communistes et des agrariens ouvre une période de violences opposant communistes, nationalistes macédoniens (les comitadjis de l'ORIM) et ligues fascistes. Le 14 avril 1925, Boris échappe de justesse à un attentat ; deux jours plus tard, une bombe fait 120 morts dans la cathédrale orthodoxe de Sofia...

Le cas des "petits Alliés"

L'instabilité et la violence caractérisent aussi la plupart des Etats "vainqueurs" de l'Europe danubienne et balkanique. Parmi ceux qui sont regroupés dans la Petite Entente depuis l'été 1920 il n'y a guère que la République tchécoslovaque qui connaisse pendant ces années un libéralisme relativement équilibré, la personnalité de Masaryk parvenant à maintenir l'unité d'une population très hétérogène. La multiplicité des partis traduit bien la diversité des aspirations : celles des milieux du commerce et de l'industrie (nationaux démocrates), des ruraux (agrariens), du clergé catholique (populistes), de l'autonomisme slovaque (abbé Hlinka), des républicains (socialistes nationaux) et de la classe ouvrière (sociaux démocrates et communistes). La réforme monétaire de 1923 crée une monnaie stable. Si la réforme agraire, réalisée au détriment des grands domaines autrichiens et hongrois, est déviée au profit d'une nouvelle classe de grands propriétaires, le mouvement coopératif est brillant et une législation sociale permet de relever le niveau de vie des ouvriers.

Telle n'est pas la situation chez les Roumains et les Slaves du Sud, malgré tous les avantages que les traités leur ont procurés.

La "Grande Roumanie" a été créée au détriment de l'URSS (Bessarabie), de la Bulgarie (Dobroudja) et de la Hongrie (Transylvanie). Elle est, de tous les Etats successeurs, celui qui renferme les plus importantes minorités nationales : 1 500 000 Hongrois, 800 000 Allemands, 780 000 Juifs, 448 000 Ukrainiens, 358 000 Bulgares, 308 000 Russes, 57 000 Serbes... pour 12 500 000 Roumains.

Dès le début, la signature du traité de Saint-Germain a posé problème car pour Bratiano, les mesures de protection prévues pour les minorités étaient une atteinte à la souveraineté roumaine. La constitution de 1923 instaure une monarchie libérale sur le modèle anglais sans faire aucune place aux minorités. Derrière cette intransigeance, on devine le poids des milieux ruraux avec le puissant "parti national" de Maniu, adversaire des libéraux de Bratiano.

La mystique de la terre et de la patrie a donné naissance dès avant 1914 à un mouvement germanophile et antisémite : la Ligue de défense chrétienne et nationale. Dans les années 1920, un disciple, C.Z. Codreanu renouvelle le geste et fonde une Union des étudiants chrétiens contre "les criminels juifs moscovites" et "la décomposition judéo-libérale". L'Union organise des complots. Parmi les victimes figurent en 1923, six ministres du cabinet Bratiano ; en octobre 1924, Codreano abat de sa main un préfet de police... Acquitté, il fonde en 1927 la Légion de l'archange saint Michel. Pour "rénover l'homme", le mouvement appelle à suivre *"les quatre sillons de la charrue" :* foi en Dieu, foi en sa propre mission, amour mutuel et chant. Les disciples, qui doivent porter au cou un peu de *"la sainte terre abreuvée par le sang des ancêtres"*, organisent des camps dans les villages pour partager les travaux des paysans. Leur audience est grande auprès de ceux de Moldavie et de Bessarabie.

Menacés par l'agitation des chômeurs industriels et des paysans sans terre, les milieux dirigeants traditionnels laissent s'élargir ce fascisme à la fois rural et clérical. Ils tolèrent en 1933 la fondation par Codréanu de la Garde de fer, une formation politique plus massive, moins "élitiste" que la précédente. En 1937, le mouvement obtient 70 sièges au parlement. Menacé d'être débordé, le roi obtient du patriarche Christea la condamnation des Gardes. Codreanu est arrêté et emprisonné puis, lors d'une tentative d'évasion, il est abattu avec 13 de ses camarades, le 1er décembre 1938. En essayant de freiner le glissement vers l'extrême droite, le régime ne fait qu'accentuer son orientation autoritaire. Dès son avènement en juin 1930, le roi Carol II veut rendre impossible le fonctionnement de la constitution et, en février 1938, il institue une dictature royale.

L'aboutissement des crises politiques est le même en Yougoslavie, dont nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer l'évolution (V. Gavroche ?). Comme la Roumanie, ce pays est l'un des grands bénéficiaires des traités. Le royaume SHS (Serbes, Croates, Slovènes) reçoit des territoires pris à l'Autriche, à la Hongrie et à la Bulgarie, et renferme d'importantes minorités. L'Etat centralisé assure l'influence aux Serbes et mécontente les Croates, qui s'indignent également d'une réforme

agraire qui a surtout exproprié les grands domaines croates et hongrois. Avec l'appui de ces derniers et des Italiens, les extrémistes croates combattent la centralisation. Les oustachis font des attentats contre tout ce qui sert l'Etat. En accointance avec l'ORIM macédonienne, ils font régner dans toute la région une ambiance de terreur. Cette violence culmine avec l'assassinat du roi Alexandre et de Barthou à Marseille. Dès 1929, ce roi instaura une dictature pour éviter l'éclatement de l'Etat.

Les Britanniques, toujours intéressés par cette région, essayèrent de rapprocher la Yougoslavie et la Bulgarie de la Grèce au sein d'un système balkanique semblable à la Petite Entente. Mais la Grèce, bénéficiaire également de son choix pendant la guerre de 14-18 (les libéraux de Vénizélos favorables à la Triple Entente s'opposaient aux partisans de la neutralité groupés autour du roi germanophile Constantin Ier), était en conflit avec tous ses voisins, turcs, bulgares, yougoslaves, albanais. En outre, elle fut abandonnée par ses alliés occidentaux lors de l'aventure de Smyrne (1920-22), qui se termina par la tragédie des populations grecques d'Asie Mineure. Ce fut le dernier épisode d'une série de guerres, au terme desquelles la Grèce doubla son territoire et sa population.

L'afflux en 1923 d'un million et demi de réfugiés crée une énorme masse de désœuvrés, et la tension sociale ne cesse de monter. Le cabinet Vénizélos puis un Comité révolutionnaire font face en réalisant des lois agraires et toute une série de mesures en faveur de l'industrie et du travail. C'est l'époque où le mouvement ouvrier se développe et que naissent les partis républicains. Après l'échec d'un coup d'Etat royaliste, Georges II abdique et la République est proclamée (1924). S'ouvre alors une période instable : dictature du général Pangalos (1925), coup d'Etat du général Condylis (1926), gouvernement Vénizélos (1928-32). Celui-ci, mu par son libéralisme , refuse les réformes économiques radicales proposées par les partis républicains ; il est aussi victime de la surenchère nationaliste à propos de Rhodes et de Chypre. Il tente un



Minorités allemandes en Hongrie : Volksbundistes de Bataapati.

coup d'Etat que la droite royaliste fait échouer, avant de rétablir la monarchie en 1935. Georges II fait appel au général Metaxas, ancien élève de l'Académie militaire de Berlin, qui ne cache pas ses sympathies pour le régime nazi. Le 4 août 1936, il impose la dictature. Pour résoudre les difficultés financières du pays, il s'adresse au spécialiste allemand le docteur Schacht, et envisage d'intégrer l'économie grecque dans un ensemble contrôlé par l'Allemagne.

Le "nouveau plan" de Schacht et le "Südostraum"

C'est en effet la perspective qui s'offre pour les pays de la région lorsque, à la suite de la crise, leur économie, agricole pour l'essentiel, perd ses débouchés et que les sources de crédit et de devises sont taries (1). A ces difficultés prétend répondre le *Neuer Plan* de Schacht, version nazie du "nouvel ordre européen", conçu par F. List au XIXe siècle.

Le plan fait reposer la domination allemande en Europe centrale sur l'intervention de l'Etat et l'autarcie économique. Pour rendre l'Allemagne le plus possible indépendante de l'étranger, on développe dès l'avènement du nazisme la fabrication des produits synthétiques et, pour les achats à l'étranger, on veut procéder par simple clearing : accords bilatéraux d'échanges sans transfert de devises. Cette pratique apporte une solution aux difficultés des Etats du Sud-Est européen et, du même coup, prépare leur intégration dans l'espace économique du IIIe Reich. L'Allemagne trouve dans ce "Südostraum" les matières premières et les produits agricoles indispensables pour lancer le réarmement et l'économie de guerre : blés et métaux non ferreux en Yougoslavie, pétrole et maïs en Roumanie, blés, viandes, matières grasses et bauxite en Hongrie, tabac en Bulgarie..., pour ne citer que quelques denrées caractéristiques.

Les pays fournisseurs sont proches de l'Allemagne, accessibles par voies de terre et ne risquent pas d'être isolés par blocus maritime en cas de conflit. Frappés par la crise, ils accueillent avec faveur toutes possibilités de marché, sans chinoiser sur la puissance du mark fortement réévalué. Car si le clearing revient à pratiquer le troc, les monnaies nationales servent quand même à mesurer la valeur des biens échangés. Dès lors, le mark fonctionne comme une pompe au détriment de ses partenaires.

En outre, par un système de subvention, l'Allemagne oriente l'exportation des pays du Südostraum selon ses besoins, le système pratiqué lui permettant en fin de compte de dépenser ses devises pour l'achat de matières stratégiques qu'elle ne peut acquérir que sur le marché mondial (2).

La création d'un vaste ensemble économique sous la direction du IIIe Reich comporte la réunion de tous les Allemands dans un même Etat. Ce projet affirmé dans *Mein Kampf* allait devenir le leitmotiv de la politique étrangère hitlérienne. Sa réalisation impliquait l'annexion de l'Autriche et le démantèlement de la Tchécoslovaquie, où vivaient quelque 3,2 millions d'Allemands (pour environ 7 millions de Tchèques).

Mais la Hongrie, la Roumanie et la Yougoslavie avaient elles aussi leurs minorités allemandes et se sentaient menacées de ce fait dans leur indépendance. Aussi dès que la France a manifesté le premier signe de fai-

blesse (absence de réaction lors de la remilitarisation de la Rhénanie en mars 1936) ces pays cherchèrent-ils à s'accommoder avec Hitler. Les accords de Munich, les coups de force puis la défaite de la France et l'isolement de l'Angleterre ont permis à Hitler de transformer complètement la carte politique de l'Europe centrale et orientale en moins de trois ans (sept. 38-mars 41) : 4 Etats sont gommés de la carte (Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne, Yougoslavie) et la Roumanie est fortement démembrée au profit de la Hongrie, la Bulgarie et l'URSS.

Le processus de satellisation

Les remaniements sont consacrés le 27 sept. 1940 par la signature à Berlin du pacte tripartite : alliance politique, militaire et économique entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Il prévoit la construction d'un "nouvel ordre européen" et inspirera aussi le Japon dans l'organisation de sa "sphère de coprospérité". Pour Hitler, l'adhésion au pacte est un critère de la fidélité à son ordre nouveau : la Hongrie, la Roumanie et la Slovaquie y adhèrent en novembre 1940, puis la Bulgarie et la Yougoslavie en mars 1941. Les mêmes pays étaient déjà regroupés autour de l'Allemagne et de l'Italie dans le "Conseil du Danube fluvial" institué le 12 septembre à Vienne. Cet accord abolissait la "Commission internationale du Danube" créée le 23 juillet 1921. Il consacrait donc la fin de la *Petite Entente* et l'éviction de ses puissances tutelles.

Sur le terrain cela s'est traduit, en Roumanie notamment, dès la défaite de la France par l'arrivée de techniciens allemands sur les champs pétrolifères de Ploësti, d'où les intérêts anglais et français (prédominants avant la guerre) sont évincés (3) ; arrivée aussi de troupes allemandes, d'abord pour être transitées vers la Bulgarie en vue de l'offensive contre la Yougoslavie, puis pour préparer la campagne de Russie : de deux divisions en octobre 1940, l'effectif des troupes allemandes stationnées en Roumanie passe à 500 000 hommes au printemps 1941.

C'est par rapport à ces préparatifs qu'il faut situer l'agression italienne contre la Grèce en octobre 1940. Mussolini a lancé cette attaque à la fois parce qu'il était ulcéré des succès de Hitler et parce que la conquête de la Grèce, après celle de l'Albanie en 1939, s'inscrivait dans son ambition de fonder un empire, une sorte d'espace vital à l'italienne, autour de la Méditerranée. Il entrevoyait déjà le contrôle de la partie nord du bassin méditerranéen, qu'il pourrait réunir avec le rivage sud, après avoir pris en tenaille l'Egypte et le canal de Suez en partant de l'Ethiopie et de la Libye : il y avait construit une route de 1600 km entre Tripoli et la frontière égyptienne.

Mais l'affaire grecque intervient pour Hitler au plus mauvais moment. Tendu vers la guerre contre l'URSS, il veut éviter tout engagement en Méditerranée et en Afrique du Nord, qu'il cherche au contraire à verrouiller pour être rassuré sur ses arrières : c'est à cette fin qu'il rencontre Franco puis, sur son chemin de retour, Pétain et d'autres dirigeants français. Il oppose "un halte-là catégorique" à toute action italienne contre la Grèce ou la Yougoslavie. Or l'initiative de Mussolini se solde par une série de défaites. En Afrique du Nord, les armées de Graziani et du duc d'Aoste sont malmenées par les Anglais. Humilié, le Duce en est réduit à demander secours à Hitler, dont il a compromis les plans. La campagne de Russie, prévue pour le 15 mai 1941, doit être en effet retardée.

Afin de venir plus facilement à bout de la Grèce, Hitler fait adhérer au pacte tripartite la Yougoslavie (25 mars 41), où le régent Paul et le Premier ministre Cvetkovitch sont pro-nazis. Mais deux jours plus tard, un coup d'Etat militaire pro-anglais renverse le gouvernement au bénéfice du général Simovitch, qui dénonce le pacte. Hitler, furieux, lance alors ses troupes contre la Yougoslavie et la Grèce à la fois (6 avril 41). 650 000 soldats venant d'Autriche, de Hongrie, de Roumanie et de Bulgarie taillent en pièce l'armée yougoslave en onze jours. Le roi Pierre se réfugie à Jérusalem. Avec sauvagerie, les avions nazis détruisent Belgrade et tuent 17 000 personnes. L'occupation allemande se signale d'emblée par des atrocités contre les civils et les résistants.

Le 27 avril, les Allemands entrent à Athènes. Ils constituent un gouvernement satellite avec le général Tsolakoglu, Metaxas étant mort en janvier 41. Les généraux pro-allemands sont en désaccord avec le roi Georges II, qui s'est réfugié au Caire auprès des Anglais. L'armistice qu'ils ont imposé comporte l'engagement secret *"de faire collaborer loyalement l'administration grecque... et de travailler à l'intégration de la Grèce dans le nouvel ordre européen"*. La ressemblance est frappante avec la France de Pétain, jusqu'au nom du nouveau régime qui s'appelle "Etat grec". Quant au roi, bien que d'origine allemande et instigateur de la dictature de Metaxas, il se révèle anglophile en présence de l'occupant.

Pouvoirs traditionnels et mouvements fascistes

En Serbie aussi, les Allemands cherchent et trouvent sur place un dictateur autochtone. Le général Neditch, dit le "Pétain serbe", réputé d'un nationalisme et d'un anticommunisme extrêmes, accepte de former un gouvernement le 26 août 41. Pour limiter le démantèlement du territoire, il espère l'appui des Allemands, contre le sécessionisme croate notamment, soutenu par l'Italie. En outre, Neditch cautionne de son autorité patriotique la répression sanglante et semble capable de rallier les Tchetniks (résistants nationalistes) de Mihailovitch pour les isoler des résistants communistes de Tito. Aussi l'occupant lui fournit-il tous les moyens. La Serbie fut la première à être touchée par la "solution finale". Dès septembre 1942, les journaux de Berlin annonçaient que *"la Serbie est la première région de l'Europe à être nettoyée de ses juifs"*. A l'exception de ceux qui ont trouvé

LES NATIONALITES DANS LA WAFFEN SS

Allemands (1)	410 000
Albanais	4 000
Arméniens	2 000
Belges (Wallons)	8 000
Bosniaques	15 000
Britanniques	100
Bulgares	3 000
Caucasiens	15 000
Cosaques	30 000
Croates	10 000
Danois	6 000
Espagnols (2)	500
Estoniens	15 000
Finlandais	4 000
Flamands	10 000
Français	10 000
Géorgiens	2 000
Grecs	1 000
Hollandais	40 000
Hongrois	40 000
Indiens	5 000
Italiens	10 000
Kirgizs	2 000
Lettons	25 000
Lituaniens (3)	5 000
Norvégiens	8 000
Roumains	5 000
Russes	18 000
Serbes	4 000
Slovènes	6 000
Suédois	300
Suisses	600
Tatars	10 000
Tchèques	5 000
Turkmènes	15 000
Ukrainiens (4)	30 000
Uzbeks	2 000
Volksdeutschen (5)	300 000

(1) Et Autrichiens : Reichsdeutschen.
(2) Engagés individuellement dans la SS après le départ de la Division Bleue.
(3) N'ont pas formé d'unités nationales.
(4) Originaires d'Ukraine, de Galicie et de Ruthénie.
(5) Sudètes, Alsaciens, Luxembourgeois, originaires du Schleswig du Nord et du Tyrol du Sud, Allemands du Banat, de Bohême-Moravie, de Slovaquie, de Pologne, de Hongrie, de Roumanie, de Serbie, de Croatie, de Bulgarie, d'Union Soviétique (Volga), etc.



LE SERMENT DU SOLDAT ϟϟ

« DEVANT DIEU, JE JURE OBEISSANCE ABSOLUE A ADOLF HITLER, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMEE ALLEMANDE ET AUX SUPERIEURS DESIGNES PAR LUI.
JE JURE D'ETRE UN SOLDAT BRAVE ET FIDELE ET SUIS PRET A FAIRE LE SACRIFICE DE MA VIE POUR RESPECTER CE SERMENT. »



13e WAFFEN-GEBIRGS DIVISION DER SS « HANDSCHAR ».

Formée à la fin 1943, avec des volontaires musulmans, originaires de Bosnie-Herzégovine. Spécialisée dans la lutte contre les partisans de Tito, en liaison avec les Oustachis croates. Combat à la fin de 1944 dans le couloir du Vardar et devant Zagreb au printemps 1945. Anéantie. *Insigne* : le « Handschar », ou yatagan arabe.



21e WAFFEN-GEBIRGS DIVISION DER SS « SKANDENBERG ».

Constituée en 1944 avec des unités de volontaires albanais. Engagée contre les partisans communistes d'Enver Hodja, puis contre les armées russes et bulgares dans le couloir du Vardar. Livre de nombreuses contre-attaques en Yougoslavie. Finalement encerclée et détruite. *Insigne :* le noir aigle bicéphale d'Albanie.



22e SS FREIWILLIGE KAVALLIERE DIVISION « MARIA-THERESA ».

Formée au début 1944 avec des volontaires allemands de Hongrie et quelques Magyars. Engagée à Varsovie pour combattre les Soviétiques et les insurgés. Ramenée dans son pays pour combattre dans la partie orientale. Encerclée et anéantie dans Budapest avec la division *Florian Geyer. Insigne* : le bleuet cher à l'Impératrice.



25e WAFFEN-GRENADIER DIVISION DER SS « HUNYADI ».

Seconde division d'origine hongroise, constituée au début de 1944 avec une forte proportion de Hongrois membres du parti de la croix fléchée. Expédiée en Pologne, puis ramenée en Hongrie. Participe au putsch de Szalasi. Lutte en Prusse Orientale, à Danzig et en Poméranie. Démantelée sur l'Oder. *Insigne* : la croix fléchée et deux couronnes.



26e WAFFEN-GRENADIER DIVISION DER SS « GÖMBÖS ».

Troisième division hongroise, levée en mars 1945, quelques semaines avant la fin de la guerre. Recrutement identique à celui de la 25e Division. Formée en Hongrie. Lutte d'abord contre les Russes, puis contre les Américains en Allemagne du Sud. Rapidement démantelée. *Insigne :* la croix fléchée et trois couronnes.



31 SS FREIWILLIGE GRENADIER DIVISION « BOHMEN UND MAHREN ».

Formée en mars 1945, en Bohême-Moravie, avec des troupes de dépôts SS. Engagée aussitôt en Silésie. Repoussée dans ses tentatives pour dégager Berlin. Tournée par la révolte de Prague et anéantie. *Insigne :* le lion et le globe à double croix, armes de Bohême-Moravie.



Ante Pavelic en compagnie de Ribbentrop, 1941.

refuge auprès des partisans, les juifs serbes, environ 8 000, sont exterminés sur place : les hommes, dès novembre 1941, les femmes et les enfants, internés dans le quartier tzigane de Belgrade, en été 1942.

Cette Serbie "indépendante" réduite à quelques cantons est un des fragments de la Yougoslavie entièrement disloquée. Le démembrement lui confère du même coup cette originalité que les forces politiques traditionnelles se trouvent dissociées des mouvements fascistes : la Croatie est en effet le seul Etat du Sud-Est européen où un parti collaborationniste extrémiste, celui d'Ante Pavelitch accède directement au pouvoir. Celui-ci est installé par Veesenmayer, représentant de Ribbentrop à Zagreb. L'Etat fantoche croate (98 572 km² et 6,3 millions d'habitants, dont 3,3 millions de Croates, les autres étant des Serbes, Bosniaks, Allemands, Hongrois, Slovaques, Juifs, Slovènes et Italiens) est divisé en deux zones d'occupation, allemande et italienne. La mainmise directe des occupants sur les ressources et l'infrastructure économique rend illusoire l'indépendance. Et, comme en Hongrie et en Roumanie, les minorités allemandes sont réunies en une organisation nationale-socialiste autonome, placée sous le contrôle direct du Reich.

Déclaré "Poglavnik" (le Führer croate), Pavelitch organise une sanglante dictature avec ses oustachis et l'appui des nationalistes modérés. Une série de décrets frappent les Serbes, les Juifs, les Tziganes. Ceux du 30 avril 41 portent sur *"la protection du sang aryen et l'honneur du peuple croate"* ; un autre crée 34 tribunaux d'exception... Pour "croatiser" les Serbes, on entreprend l'extermination de leurs cadres sociaux : *"Nous tuerons une partie des Serbes, nous en déporterons une autre et la troisième, qui sera forcée d'embrasser la religion catholique, se verra absorbée dans l'élément catholique",* déclare le ministre des Cultes le 22 juillet 1941.

Au cours des massacres qui vont de juin 41 au 2e semestre de 1942, des centaines de milliers de Serbes, hommes, femmes et enfants sont égorgés ou tués par les moyens les plus abominables. Beaucoup, enfermés dans les 24 "horribles camps de concentration" meurent de sévices ou de faim ; les survivants, ceux de Jasenovac notamment sont jetés vivants dans les fours ardents d'une tuilerie située dans l'enceinte du camp.

Les troupes allemandes finissent par être dégoûtées par ces horreurs, mais Hitler s'oppose à la liquidation de Pavelitch tant il le juge indispensable pour lutter contre une résistance sans cesse plus acharnée. Le 27 février 43, un document militaire fait état de quelque 400 000 Serbes assassinés et note l'hostilité de 80 % de la population au régime oustacha. Quant aux juifs, quelques milliers seulement sur 40 000 peuvent s'enfuir dans la zone (sud) d'occupation italienne, d'autres rejoignent le maquis de Tito.

L'Etat oustacha qui a transformé la Croatie *"en un vaste baptistère et simultanément en une gigantesque boucherie",* a bénéficié du concours du clergé catholique et de la bienveillance du Vatican. Pie XII a reçu en audience le Poglavnik ainsi que diverses délégations des oustachis, dont celle de la police, avec en tête Dido Kvaternik, son sanguinaire directeur. En Croatie même, le légat apostolique R. Marcone participe dès 1942, *"avec éclat et à la première place",* aux fêtes et cérémonies du régime. Dans l'entourage du pape, il n'y eut guère que le cardinal Tisse-



Mgr Tiso à Berlin, 1941.

rand qui, "ouvertement et énergiquement", condamna plusieurs fois les persécutions et les massacres.

Cette dimension cléricale se retrouve aussi bien dans le gouvernement fantoche de la Slovaquie, relique comme la Croatie, d'un Etat détruit. En Slovaquie toutefois, le régime de Mgr Tiso s'appuie directement sur l'Eglise et les forces conservatrices, tandis que l'aile fasciste de son parti populiste, la "Garde de Hlinka" est manipulée par Hitler en fonction des événements. Ainsi, la "constellation cléricalo-fasciste" ne cesse de se radicaliser depuis la défaite de la France. Pour en garder le contrôle, Tiso finit par réorganiser son Etat sur la base du "Führerprinzip".

Partout, en effet, Hitler s'appuie de préférence sur les forces traditionnelles : Eglise, Armée, structures administratives, aristocratie foncière, milieux d'affaires. Ces forces entretiennent de nombreuses interférences avec les mouvements fascistes sans qu'il y ait symbiose complète. Avec plus ou moins de netteté, existe un peu partout des sortes doublets associant comme en Hongrie l'amiral Horthy et les Croix-Fléchées de Szàlasi ou, en Roumanie, le roi Michel puis le général Antonescu et la Garde de fer de Horia Sima.

Intégrés dans le tissu social et maîtrisant l'opinion publique, les éléments traditionnels garantissent mieux l'ordre social que les fascistes marginaux. Il en va de même de l'exploitation des ressources de leurs pays au profit du Reich et de leur l'intégration dans l'ordre nouveau politique. Les groupes extrêmistes restent utiles comme groupes de pression et aussi comme équipes de rechange lorsque l'autorité des pouvoirs collaborateurs traditionnels s'effrite sous le poids des exigences allemandes et, en général, quand ils cherchent à se détacher de l'Allemagne. Jusqu'en 1943, les gouvernements collaborateurs du Sud-Est européen croient, comme celui de Vichy, que la négociation et l'entente avec Hitler permettront de sauvegarder leurs intérêts nationaux. Cela d'autant plus que la plupart ont réalisé bien avant la guerre leur "révolution nationale" et fourni de solides garanties en matière d'anticommunisme et d'antisémitisme.

J. Papp
(à suivre)



Visite de Horthy chez Hitler, 23 août 1938.



Nouveau cabinet Blum, 5 juin 1936, Jean Zay se trouve juste derrière Léon Blum.

Jean Zay, "Ministre de l'Intelligence"

La formule est de Jean Cassou (1). Elle résume la démarche de l'un des hommes de la République Française le plus injustement méconnus. Il est vrai que l'action politique d'un homme de convictions, honnête et discret, offre peu de prises à la polémique. Ministre de l'Éducation Nationale pendant plus de trois ans, de 1936 à 1939 – une longévité exceptionnelle sous la IIIè République (2) – Jean Zay a ensemencé le domaine de ce qu'on nommait encore à mi-voix la "culture", de projets dont certains ne germeront qu'après la Libération. Leur initiateur n'en connaîtra pas les fruits : il a été assassiné le 20 juin 1944, à Cusset, non loin de Vichy, par trois miliciens animés de cette haine qui tient lieu de doctrine aux mentalités sommaires.

Jean Zay est né en 1904, à Orléans, dans une famille modeste. Son père est rédacteur en chef d'un journal local, sa mère institutrice. Il est, au Lycée de la ville, un élève brillant que distingue le Concours Général. Il travaille ensuite pour payer ses études de droit qui

Jean Zay, ministre de l'Instruction Publique sous la IIIe République, assassiné par la milice le 17 juin 1944.



lui permettent de s'inscrire au barreau. Il plaide aux Assises mais la politique l'attire.

En 1932, il est élu, à 27 ans, député du Loiret dans la circonscription d'Orléans sous l'étiquette du "Parti Radical et Radical-Socialiste". A Paris, avec les "Jeunes turcs", Pierre Mendès-France, Gaston Monnerville, Pierre Cot, il secoue le cocotier radical et tire le parti vers la gauche qui commence à se regrouper dans le "Front Populaire". Présent dans sa circonscription, actif à la Chambre des Députés , il est réélu facilement aux législatives de Mai 1936 mais, depuis le mois de Janvier, il est sous-secrétaire d'État à la Présidence du Conseil aux côtés d'Albert Sarraut. Après la victoire des partis de gauche, en juin 1936, le nouveau Président du Conseil, Léon Blum, lui confie le portefeuille de l'Éducation Nationale. Le nouveau gouvernement a de grands desseins et la volonté d'agir rapidement : l'instabilité mesure le temps nécessaire à l'action. A la tête de ce grand ministère, Jean Zay va tenter, dans le climat politique hostile qu'entretiennent les partis de droite et les mou-

vements d'extrême-droite, d'atteindre un double objectif : réorganiser l'enseignement, développer les activités culturelles et en favoriser l'accès au plus grand nombre. Six sous-secrétaires d'État reçoivent une mission d'ordre éducatif ou culturel et, pour la première fois, dans l'histoire de France, des responsabilités ministérielles sont confiées à des femmes (3).

L'action de Jean Zay s'organise selon trois axes : réforme de l'enseignement, culture populaire et institutions. A la vérité, le nouveau ministre reprend quelques idées que de précédents gouvernement de gauche n'ont pas eu le temps de mettre en œuvre, tels les projets d'"École Unique" ou la démocratisation de l'enseignement secondaire, proposés par Édouard Herriot, dès 1924.

La réforme de l'enseignement a pour objet d'asssurer l'unité et la continuité des programmes de l'enseignement public depuis les classes élémentaires jusqu'au baccalauréat. L'obligation de scolarité est portée à 14 ans. Elle est sanctionnée par le Certificat d'Études Primaires Élémentaires (C.E.P.E.) qui permet d'accéder au second degré où trois sections sont désormais offertes aux élèves : classique, moderne et technique (Loi du 7 août 1936) ou de postuler un emploi dans le secteur public. La prolongation du temps scolaire impose le recrutement de nouveaux maîtres, titulaires du baccalauréat, pour lesquels une formation pédagogique complémentaire est prévue dans les Écoles Normales. Un effort budgétaire exceptionnel permet de créer et de construire ou d'aménager de nouvelles classes dont l'effectif ne doit plus dépasser 35 élèves. Les classes de 50 à 60 élèves ne sont pas rares. Il s'agit aussi de favoriser l'accès démocratique aux degrés secondaire et supérieur. "En 1936, 3% seulement des élèves de 6è sont d'origine ouvrière... (4)" Un organigramme de la main du ministre présente un schéma général de l'enseignement depuis les classes primaires jusqu'aux concours d'agrégation. A l'entrée dans le secondaire, la sixième devient classe d'orientation, non de sélection. Tout au long du cursus, des changements de direction sont prévus. Le baccalauréat s'ouvre aux spécialités professionnelles dans les domaines du commerce, de l'industrie ou des techniques. Soucieux de remplir les têtes et de préparer les jeunes aux besoins d'un État moderne, Jean Zay est également attentif à la santé des élèves. Il préconise l'allégement des programmes, le développement des activités de plein air et encourage la "méthode "active" qu'expérimente depuis quelques années Célestin Freinet. L'un des secrétariats d'État associés a pour attributions les "Sports et Loisirs" (5). Il a pour titulaire Léo Lagrange. L'éducation physique devient un exercice obligatoire dans les établissements scolaires avec l'ambition d'encourager la poursuite de la pratique du sport dans la vie de l'adulte. Un "Brevet sportif" est créé en 1937. Un décret-loi rend obligatoire la surveillance médicale de tous les élèves et étudiants. Le souci de Jean Zay ne se limite pas au temps des études. Un enseignement post-scolaire facultatif est envisagé à l'intention des élèves qui n'auront pas dépassé la scolarité obligatoire. C'est l'ébauche d'une formation permanente plutôt qu'une relance de l'ancienne institution des "Universités Populaires", une initiative que les intellectuels de gauche avaient tenté de développer au début du siècle (6). Jean Zay conserve son portefeuille dans le cabinet Chautemps qui succède à celui de Léon Blum, en juin 1937.

L'expression "École Unique" ne pouvait manquer de soulever les passions. En 1926, la Fédération Nationale Catholique envoie à tous les parlementaires une lettre de protestation où l'on peut lire : *"L'École Unique est une œuvre maçonnique. C'est un instrument aux mains d'un parti qui veut préparer la socialisation des hommes et des choses. Cette réforme s'attaque aux bases même de l'ordre naturel en dépossédant les foyers de leurs droits et de leur rôle."*
"Le Nouvelliste de Lyon", 14 novembre 1926. (Cité par Marcel Ruby)

En 1938, un plan précise l'ambition d'un grand ministère de "la vie culturelle" (7). Sous l'autorité du ministre, deux secrétaires d'État doivent en partager les responsabilités. L'un aura la charge de l'enseignement et de la recherche : un "Centre National de la Recherche Scientifique" est prévu. L'autre, affecté à l'"Expression Nationale" aura la responsabilité des activités culturelles : musées, édition, presse, radiodiffusion, cinéma, théâtres "nationaux" et autres, archives et bibliothèques.

Dans sa volonté de démocratiser la culture et de favoriser l'accès du plus grand nombre aux plaisirs de la connaissance, Jean Zay retrouve l'esprit "révolutionnaire" des "Lumières". Le directeur des Beaux-Arts, Georges Huisman, résume les ambitions : "*...après avoir créé au XVIIIè siècle des musées pour l'élite, au XIXè pour la Bourgeoisie, il fallait maintenant entreprendre l'organisation des musées pour le peuple, qui les ignore.* (Cité par Pascal Ory)" L'actualité offre aux arts et aux techniques une occasion de promotion : la France organise, en 1937, à Paris, une Exposition Universelle organisée sous la responsabilité du ministère du Commerce. On attend de nombreux visiteurs venus des provinces mais aussi de l'étranger. Le titulaire de l'Éducation Nationale supervise l'ouverture, au Palais de Chaillot construit à cette occasion, de nouveaux musées : le "Musée de l'Homme", le "Musée des Arts et Traditions Populaires", le "Musée de la Marine", le "Musée des Monuments Français". Jean Zay est attentif à la modernité dans le domaine des Beaux-Arts. L'architecte Auguste Perret construit, place d'Iéna, un bâtiment qui doit abriter le Musée des Travaux Publics (8). Des peintres comme Brayer, Waroquier, Gromaire, Chapelain-Midy reçoivent des commandes officielles. Leurs œuvres sont en bonne place dans les collections du "Musée d'Art Moderne" qui ouvre ses portes, au pied de la colline de Chaillot. Le savant Jean Perrin, présentement sous-secrétaire d'État à la Recherche Scientifique, a la responsabilité d'installer le "Palais de la Découverte" au Grand Palais.

Les théâtres nationaux vivotent dans la conservation du répertoire. En 1936, la Comédie Française a le même administrateur depuis vingt ans. Il est remplacé par un auteur dramatique, Édouard Bourdet, qui fait appel à quatre metteurs en scène dont chacun, à sa façon, a bousculé

la tradition : Jacques Copeau, Gaston Baty, Charles Dullin et Louis Jouvet. L'Odéon survit mal. Jean Zay y trouve l'espace nécessaire à la création d'un théâtre populaire pour lequel le ministre nourrit de plus vastes ambitions en lui réservant, pour l'avenir, la salle du Palais de Chaillot, en construction. Il faudra, toutefois, attendre une décennie de plus pour que Jean Vilar y attire les foules aux représentations du Théâtre National Populaire (TNP). La situation des théâtres lyriques n'est pas plus brillante. L'"Opéra" et l'"Opéra Comique" vivent souvent de la charité du mécénat, sinon de la charité, tout court : *"En juin 1936, Jean Zay avait trouvé l'Opéra Comique en pleine "grève sur le tas" et occupé par les artistes qui couchaient dans les fauteuils et donnaient sur le balcon des concerts en plein air, tandis que les passants leur jetaient des pièces de monnaie...* (9)" Le nouveau ministre obtient du Parlement les crédits nécessaires à la remise en état des installations et met en place des conseils consultatifs où se retrouvent quelques uns des grands noms de la musique contemporaine : Georges Auric, Arthur Honegger, Reynaldo Hahn, Jacques Ibert, Darius Milhaud, Francis Poulenc. Le ministre des finances, Vincent-Auriol (futur Président de la République) refuse toutefois de gonfler les dépenses des "Beaux-Arts" en accordant l'aide financière demandée au profit des salles privées. Jean Zay contourne l'obstacle en obtenant un prélèvement sur le budget de la radiodiffusion, encore sous tutelle du ministère des PTT (10). Il peut ainsi soutenir l'effort de recherche entrepris par Charles Dullin au théâtre de "l'Atelier", par Gaston Baty au "Théâtre Montparnasse", par les Pitoëff aux "Mathurins", par Louis Jouvet à l'"Athénée". Un "Office Central des Théâtres de Province" est créé. Il concerne 160 établissements auxquels est proposée une charte de programmation selon laquelle le répertoire populaire doit s'ouvrir à des œuvres nouvelles voire régionales (11).

L'industrie du cinéma se débat dans un environnement libéral défini par la demande et une concurrence



Inauguration du monument aux universitaires tombés pendant l'Occupation.

étrangère inégale : la production américaine envahit le marché français mais les États-Unis importent peu. Pour tenter d'organiser la profession, en France, Jean Zay tente de mettre en place un statut qui ne verra pas le jour. En revanche, l'utilisation du cinéma à vocation pédagogique connaît un démarrage prometteur que la déclaration de guerre suspendra. La réussite la plus éclatante, parce qu'elle a permis d'inscrire au répertoire des cinéphiles une œuvre de qualité, relève de l'action militante. C'est "La Marseillaise", un film tourné d'août à décembre 1937 par Jean Renoir. Adapté d'une pièce de Romain Rolland, "Le 14 juillet" il fut financé par une souscription nationale dont Jean Zay se fit le promoteur aux côtés des militants de gauche (12). On s'étonne toutefois que la vue prospective n'ait pas été plus audacieuse. La démarche culturelle de Jean Zay ignore ce puissant moyen de culture à domicile que pourrait être la télévision dont Georges Mandel a inauguré le premier studio, rue de Grenelle, un an plus tôt (13).

"Il est avec tout ce qui se fait de neuf..." écrit Roger-Gérard Schwartzenberg (14). Les adversaires trouvent dans cette volonté affirmée d'innovation mais aussi d'intervention un nouvel angle d'attaque contre le Front Populaire accusé explicitement d'investir idéologiquement les esprits et, implicitement, de les instruire. La démocratisation de l'instruction et de la culture est aussi dénoncée par les élites bourgeoises qui y lisent en filigrane un souci égalitaire. Justement, 1939, c'est le 150è anniversaire de la Révolution Française. Les manifestations se déroulent du 5 mai, date de la réunion des États Généraux, à Versailles, au 14 juillet, en divers lieux parisiens. On pourrait encore citer les actions de promotion de la cultu-

Des bonnes intentions à l'acte

"Le 25 novembre 1937, jour de la Ste-Catherine et de ses fêtes traditionnelles, Jean Zay reçoit une supplique des midinettes parisiennes, signée des "premières de la rue de la Paix", demandant si, à l'occasion de la Ste-Catherine, "fête nationale des midinettes", celles-ci ne pourraient pas obtenir des places gratuites dans les théâtres.

Attendri, Jean Zay bloque sur le champ pour le soir même les loges officielles de tous les théâtres subventionnés et envoie les coupons aux pétitionnaires. *"C'est ainsi,* [raconte Jean Zay dans "Souvenirs et solitude" écrits en prison] *qu'il y eut un 25 novembre parisien où l'on put voir à la Comédie Française, à l'Opéra et à l'Opéra Comique les loges qu'habitaient d'ordinaire des invités compassés se peupler d'un petit monde joyeux, turbulent, pépiant et ravi, avec les robes les plus simples et les plus ingénieuses et tout l'éclat des plus jolis sourires de la capitale."...*" (Marcel Ruby, op. cit.)

Daladier, Mandel, Campinchi, Delbos Jean Zay et Mendès-“France”

ne seront plus citoyens français

Vichy, 25 juillet. — *(De notre correspondant particulier.)* — Le *Journal officiel* publie un décret, signé du maréchal Pétain, chef de l'Etat, en date du 23 juillet et qui a été promulgué au cours de la séance de mercredi du Conseil des ministres. En voici le premier article :

« Tout Français ayant quitté le territoire métropolitain entre le 10 mai et le 30 juin 1940, pour se rendre à l'étranger sans ordre de mission régulier émanant de l'autorité militaire ou sans motif légitime, sera regardé comme ayant entendu se soustraire aux charges et aux devoirs qui incombent aux membres de la communauté nationale, et, par suite, avoir renoncé à la nationalité française. Il sera en conséquence déchu de cette nationalité, sur rapport du garde des Sceaux, ministre-secrétaire d'Etat à la Justice. »

Le décret spécifie que cette mesure de déchéance pourra être étendue à la femme et aux enfants qui auraient accompagné l'intéressé dans sa fuite. Les biens appartenant à la personne ainsi déchue de la nationalité française seront placés sous séquestre. Ils seront liquidés au bout de six mois et le produit de cette liquidation sera versé à la caisse du Secours national.

On fait remarquer à Vichy que parmi les personnes visées par le présent décret, et dont la déchéance de nationalité sera vraisemblablement prononcée, figurent quatre députés qui sont partis le 20 juin au soir à bord du vapeur *Massilia*, et qui, alors, appartenaient encore à l'armée. Ce sont : les juifs Zacharie, dit Jean Zay, député du Loiret, ancien ministre de l'Instruction publique ; Mendès-« France », député de l'Eure, et MM. Viénot, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et Vigneul, député de la Moselle. On rappelle que se sont également embarqués, à cette date, sur le *Massilia*, les ministres Edouard Daladier, Jéroboam Rothschild, dit Georges Mandel, Napoléon-César-Auguste Campinchi et Yvon Delbos. Les trois premiers étaient membres du gouvernement qui déclara la guerre à l'Allemagne.

On annonce officiellement qu'une enquête a été ouverte quant à ces quatre derniers politiciens, pour établir si — comme tout le fait prévoir — le décret dont nous parlons ci-dessus doit leur être appliqué.

LA FRANCE AU TRAVAIL 25.7.40

A TRAVERS LE MONDE

VICHY. — L'amiral Decoux, tout en conservant son poste de commandant en chef des forces navales françaises en Extrême-Orient, assumera désormais les fonctions de gouverneur général de l'Indochine.

ROME. — La radio italienne annonce qu'à la suite des incidents roumano-britanniques, qui ont amené une tension entre les deux pays, le Gouvernement roumain a rappelé son ministre à Londres.

VENISE. — La Commission d'études allemande est arrivée à Venise où se termine son voyage en Italie.

SEVILLE. — L'état du cardinal Segura, archevêque de Séville, qui a subi récemment une intervention chirurgicale reste grave.

BUDAPEST. — La radio hongroise déclare apprendre que les informations selon lesquelles les soviets auraient présenté à la Roumanie des revendications politiques sont inexactes.

LONDRES. — Le Roi a tenu un conseil privé hier matin.

RIGA. — Selon une information parue dans la presse de Riga, le ministre de l'Intérieur, M. Ladis, a fait savoir au Parlement que le président de l'Etat, M. Karlis Vimanis, s'était démis de sa charge.

ANKARA. — Le ministère du commerce a autorisé à nouveau l'exportation du tabac, du bois, des œufs et des noix.

BRATISLAVA. — Tous les juifs entre 18 et 50 ans ont été convoqués au service du Travail.

RIO-DE-JANEIRO. — La presse brésilienne montre une grande réserve et, en certains cas, une opposition ouverte envers la conférence de La Havane.

MELBOURNE. — Le ministre des Affaires étrangères australien a annoncé le prochain échange de représentants diplomatiques entre l'Australie et le Japon.

L'ECLAIREUR DE NICE 25.7.40

re française à l'étranger ou la sauvegarde des batiments du Patrimoine.

L'action d'un homme politique s'inscrit le plus souvent dans une continuité engagée par des prédécesseurs audacieux et animés par le souci de l'intérêt collectif. Jean Zay ne l'a pas rompue. Bien au contraire, il a étendu les objectifs d'une politique culturelle qui devait compléter les cycles d'études. A ce souci de culture populaire, le “ministre de l'intelligence” a jeté les bases d'une formation permanente destinée à adapter les travailleurs de tous niveaux aux progrès des techniques et des modes de production. Les gouvernements de Vichy ont remis en cause plusieurs réformes engagées mais la nouvelle ardeur républicaine des années d'après-guerre a relancé la réalisation des projets du ministre du Front Populaire, en particulier, la création de l'“École Nationale d'Administration” (ENA), le Théâtre National Populaire et la “Cinémathèque Française”. Le festival de Cannes prévu dès 1938 – il devait se tenir à Cannes en septembre 1939 – est devenu une institution culturelle nationale depuis 1946. Et si l'audiovisuel, dont il pressentait l'utilité pédagogique, n'a pas réussi à s'installer efficacement dans les établissements d'enseignement, c'est peut-être la conséquence de l'abandon d'un volontarisme d'État que la mode néo-libérale a fait oublier.

La droite contre la culture populaire

“Le commentaire du “Temps”[...] souhaitait [...] qu'on laissât “les leçons à l'école. Pierre Gaxotte dans “Je suis partout” flairait le “maître d'école” [...] Le chroniqueur de “L'Action Française” était peut-être plus violent [...] dans son compte-rendu tardif, intéressant récapitulatif de toute cette conception : contre le “cours du soir”, contre l'environnementalisme, pour la pure jouissance esthétique, voire spirituelle, mais surtout, par une vision puérilisée du “peuple”. Vouloir initier celui-ci à la peinture en commençant par Van Gogh était trop haut pour lui, il ne serait pas capable d'en goûter toutes les finesses...”*

Pascal Ory, op. cit.

* Quotidien de droite, financé par le “Comité des Forges”.

Trois ans d'activité, c'est peu. Un injuste oubli a privé Jean Zay d'une place méritée dans la mémoire de la République. Il est vrai que la simple efficacité de ses grands serviteurs ne fait pas l'événement.

Une avenue ainsi qu'un lycée portent désormais son nom à Orléans. Une association entretient la mémoire de son action : “Les amis de Jean Zay”, 61 boulevard de Sébastopol, 75001, Paris (tél 42-33-48-79).

Jean-Jacques Ledos

Adversaire de l'armistice, il fait partie de ceux qui préconisent la résistance en juin 1940 et s'embarque pour l'Afrique du Nord à bord du “Massilia” avec Mendès France, Pierre Viénot, Vigneul, Edouard Daladier, Georges Mandel, Campinchi et Yvan Delbos.

Arrêtés par la police de Vichy ils sont jugés et emprisonnés. Jean Zay restera en prison pendant toute la guerre. Il sera abattu par la Milice le 20 juin 1944 dans des conditions odieuses.

Le 14 mai 1948, dans la cour de la Sorbonne, Edouard Depreux, ministre de l'Education Nationale rend un ultime hommage à la mémoire de Jean Zay. Sa dépouille, avant de reposer dans sa ville d'Orléans, a séjourné symboliquement, pendant 24 heures, dans la crypte que la Fédération de l'Education Nationale a dédiée aux héros de la résistance universitaire.

Orientation bibliographique :

– Marcel Ruby : “La vie et l'œuvre de Jean Zay” – (Librairie Gedalge, 1969).

– Pierre Girard : “Jean Zay 1904-1944” (Préface d'Antoine Prost)

(Publié par l'Association des Amis de Jean Zay, 1994).

– Pascal Ory : “La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front Populaire, 1935-1938” Plon, 1994).

(1) Homme de gauche, résistant, il fut Conservateur en chef du Musée d'Art Moderne, à Paris.

(2) Aristide-Briand a été ministre des Affaires Etrangères pendant plus de quatre ans d'avril 1926 à novembre 1929 avec une interruption de cinq jours. Louis Barthou a été Garde des Sceaux pendant trois ans, de juillet 1926 à novembre 1929 dans les 4e et 5e cabinets Poincaré.

(3) C'est encore une autre “première” : Mmes Léon Brunschvig, Irène Joliot-Curie et Suzanne Lacore ne sont pas parlementaires.

(4) “Histoire de la France contemporaine” t. V (Éditions Sociales, 1980).

(5) Raymond Poincaré avait créé en 1924 un commissariat général à la guerre chargé de l'éducation physique et de la préparation militaire et, en 1928, un sous-secrétariat d'État à l'Éducation Physique. (Pascal Ory).

(6) Lucien Mercier : Les Universités Populaires 1899-1914 (Éditions Ouvrières, 1986).

(7) Document manuscrit publié dans la plaquette éditée par l'“Association des Amis de Jean Zay”.

(8) Il abrite aujourd'hui le “Conseil Économique et Social”.

(9) Marcel Ruby : La vie et l'œuvre de Jean Zay” (1969).

(10) Jean Zay applique ici une recette que Georges Mandel, en 1935, avait utilisée au profit des théâtre subventionnés en échange d'un droit de retransmission des spectacles (d'après Pascal Ory).

(11) M. Ruby, op. cit.

(12) “Histoire de la France contemporaine” (loc. cit.)

(13) “Un demi-siècle de télévision” dans “GAVROCHE” n°s 33/34 (1987). Pas plus que les auteurs d'anticipation, les décideurs n'ont intégré dans leurs projections l'influence de la télévision.

(14) “Le Monde” 23 juin 1994.

Quelques vérités (parmi d'autres...) sur la Libération

Maintenant que le souvenir des festivités de la Libération s'estompe, il nous a semblé intéressant et utile de fournir aux lecteurs de Gavroche *quelques citations extraites de témoignages, de mémoires ou de déclarations, afin de susciter la réflexion et de montrer que le travail de l'historien est toujours nécessaire au dépassement des mythologies aussi belles soient-elles.*

Jean-Louis Panné

"La libération est inséparable de l'insurrection", avait écrit le général de Gaulle voulant marquer la place que le peuple de France devait tenir dans la libération du sol national.

Les communistes rappelaient souvent cette phrase et personne ne contestait la vérité qu'elle énonçait en précisant seulement ce qui était l'inspiration même de notre combat : la volonté d'associer la France et les Français à la victoire.

Néanmoins les modalités de l'insurrection posaient des problèmes [...] La première question se posait à propos du sort de la population.

../...

Deux conceptions s'affrontaient ici. Selon les communistes du CPL [Comité parisien de Libération], il fallait la déclencher le plus tôt possible, ouvrant ainsi dans Paris même un nouveau front.

Selon une autre conception, celle dont je fus le défenseur jusqu'au bout, notre capacité de combat dans Paris était restreinte, faute d'armes. Il fallait synchroniser l'insurrection et l'approche des troupes alliées de façon que les combats ne commencent dans la ville que lorsque nous serions sûrs d'être vite rejoints par les combattants en uniforme qui arrivaient.

../...

[Le 18 août] J'interroge Rol-Tanguy sur les armes dont il dispose. Il en fait très loyalement le compte, additionnant revolvers et fusils-mitrailleurs pour parvenir au chiffre de six cents armes.

– On ne peut pas avec six cents armes se lancer dans une bataille dont on ne sait pas combien de temps elle durera, dis-je...

Mes arguments n'ont pas fait fléchir les communistes, résolus à en découdre sans tarder...

Le samedi 19 (...) je rencontre Parodi [représentant du gouvernement provisoire] ... Ce qui le détermine, c'est non seulement le spectacle de la rue où la nervosité croît, mais encore le fait que les communistes, de toute façon, vont déclencher le mouvement. Dès lors tergiverser davantage serait provoquer entre eux et nous une crise violente et rompre l'unité de la résistance. »

Léo Hamon,
***Vivre ses choix*, R. Laffont, 1991**

Une chose est sûre : la France ne pouvait plus sortir toute seule de ses malheurs et nous devons notre liberté et notre honneur retrouvés à ces jeunes hommes venus d'Angleterre, d'Amérique, du Canada, du bout du monde, se battre et mêler leur sang à celui des jeunes français que rien n'avait pu asservir.

Jean Guéhenno,
***Journal des années noires*, 12 juin 1944**

Long débat au téléphone avec mon ami B... Il n'est pas "en prise", m'explique-t-il, avec ce qui lui paraît qu'une bagarre inutile. Tous ces combats dans Paris, pour se donner l'illusion qu'on ne doit qu'à soi-même sa liberté, quand il est clair que c'est aux autres que nous la devons, aux armées qui arrivent, lui semblent vains, menteurs, un gaspillage de vie. Mais un peuple peut-être a besoin de telles illusions. Et il est psychologiquement et moralement utile qu'il veuille croire ne rien devoir qu'à lui-même...

Jean Guéhenno,
***Journal des années noires*, 23 août 1944**

Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France... "

Charles de Gaulle,
25 août 1944, à l'Hôtel de Ville

Le gavroche parisien armé d'un pistolet à bouchon et d'une bouteille d'essence a-t-il anéanti les Tigres boches et fait mettre à genoux l'invincible Wehrmacht, comme le déclarent les journaux à l'envi ?

Peut-être la vérité est-elle plus nuancée. Au vrai, les F.F.I., sommairement armés, ont interdit la rue aux S.S. qui avec leur seringue abattaient les passants comme des quilles ; après deux jours d'insurrection, les fantassins boches n'osaient plus se montrer et seuls les tanks patrouillaient, dont il était aisé de se garer. Avec une intrépidité exemplaire les F.F.I. ont harcelé les Fritz dans tous les quartiers et les ont obligés à se rassembler en quelques bastions isolés. Mais leur eût-il été possible avec leur armement léger de venir à bout des chars et de s'emparer des positions fortifiées ennemis ? Non. Ce fut le rôle des blindés de Leclerc à qui les Alliés eurent la délicatesse de confier le nettoyage complet de la capitale française.

(...)

Nonobstant, cette image d'Épinal du David faubourien terrassant le Goliath germanique ne manquera pas d'avoir un énorme retentissement à l'étranger et fera remonter le Français dans l'estime du monde, en effaçant le souvenir fâcheux de la déroute de 1940.

Jean Galtier Boissière,
***Mon journal pendant l'occupation*, 27 août 1944**

Il y a quatre jours les Allemands qui tenaient Paris ont capitulé devant les Français. Il y a déjà quatre jours que Paris est libéré (...).

La France rend témoignage à tous ceux dont les services ont contribué à la victoire de Paris ; au peuple parisien, d'abord, qui, dans le secret des âmes n'a jamais, non jamais ! accepté la défaite et l'humiliation ; aux braves gens, hommes et femmes, qui ont longuement et activement mené la résistance à l'oppresseur avant d'aider à sa déroute ; aux soldats de France, qui l'ont battu et réduit sur place, guerriers venus d'Afrique après cent combats ou vaillants combattants groupés à l'improviste dans les unités de l'intérieur ; par dessus tout et par dessus tous, à ceux et celles qui ont donné leur vie pour la patrie sur les champs de bataille ou aux poteaux d'exécution.

Mais la France rend également hommage aux braves et bonnes armées alliées et à leurs chefs, dont l'offensive irrésistible a permis la libération de Paris et rend certaine celle de tout le territoire en écrasant avec nous la force allemande.»

Charles de Gaulle,
allocution radio-diffusée, 29 août 1944
(Discours et Messages)

"La Résistance fut une réalité humble et sacrificielle, faible et farouche. L'exploitation politique de la Résistance est une imposture. Il y a de quoi faire rire le monde et nous discréditer à jamais quant on feint de croire, ou qu'on s'efforce de faire croire que la nation s'est soulevée en masse, que les F.F.I. sont allés chercher au bord de l'Atlantique la petite armée américaine, lui ont ouvert le cœur de la France, et, sans cesser de la rassurer, l'ont triomphalement menée jusqu'au Rhin. La grandeur de la Résistance a été dans sa misère inflexible, dans son héroïsme fidèle autant qu'abandonné, presque inefficace par la pauvreté de ses moyens."

R. P. Bruckberger,
Nous n'irons plus au bois

"On connaît la légende de "Paris libéré lui-même". A l'appel de la Résistance, des légions de F.F.I. se seraient levés et auraient écrasé cette invincible Wehrmacht qui avait résisté aux plus puissantes armées du monde. Lorsque les colonnes de la division Leclerc arrivèrent à Paris elles n'auraient eu qu'a cueillir les fruits d'une victoire gagnée par le peuple.

Cette image d'Épinal est fort éloignée de la vérité. Nous savons aujourd'hui que l'insurrection a été servie par un concours de circonstances inespérées, dont la moindre ne fut pas la présence à la tête des troupes de la garnison d'un général décidé à épargner à la ville une répression brutale. Nous savons aussi que les insurgés, unis contre l'ennemi nazi, étaient fort désunis entre eux. Tous voulaient un soulèvement national contre le pouvoir et l'ordre étrangers, presque tous une révolution politique contre le pouvoir et l'ordre de Vichy, en moins grand nombre contre le pouvoir et l'ordre économique et social existants. Ce sont des distinctions devenues classiques. Mais nous savons aussi que, quelque tourmentés que furent les lendemains que promettait la victoire, les résistants de l'insurrection ont rendu à la France un immense service en lui redonnant à la face du monde un peu de l'éclat qu'elle avait perdu au long d'une nuit de quatre années."

Adrien Dansette*,
***Le Monde*, 3 février 1949**
*** auteur de *Histoire de la libération de Paris*,**
Fayard, 1946

"Les Parisiens ont choisi de ne pas être les spectateurs passifs de leur libération. Leur courage, pourtant, n'aurait servi à rien si la 2e D.B. n'était venue à leur secours. Or la 2e D.B. dépend pour sa logistique du ravitaillement, de l'équipement, de l'approvisionnement que lui livrent les Américains. Le général Leclerc est sous les ordres du général Gerow, qui commande le 5e corps d'armée américain et sera le premier gouverneur militaire de Paris libéré. De plus, tandis que la 2e D.B. investissait le centre et l'ouest de la capitale, la 4e division américaine du général Barton nettoyait l'est. Paris doit sa libération aux Américains autant qu'aux Français."

André Kaspi,
***Le Monde*, 25 août 1994**

“Par malheur, le tsar est, de tous les russes, celui qui connaît le moins la Russie...”

Les gouvernants ne sont pas toujours les plus clairvoyants parce que, souvent, ils ne disposent pas des informations fiables qui leur permettraient de l'être. C'est la conclusion que l'on peut tirer de la lecture de la lettre que le professeur Anatole Leroy-Beaulieu écrit en 1905 à propos de la situation en Russie. En dépit des avertissements, les gouvernements français continuèrent à prodiguer leur soutien au régime tsariste pour au moins deux raisons : d'abord l'Alliance franco-russe qui, mise sur pied dans les dernières années du XIXe siècle, était l'un des canons de la politique étrangère française car supposée contenir la puissance allemande ; ensuite, la mécanique des emprunts russes qui permettait à beaucoup de s'enrichir, non seulement les banques et les banquiers, mais aussi les journalistes et les directeurs de journaux. La corruption devait atteindre une telle ampleur qu'en 1931, la Librairie du Travail publiera, sur la base des archives russes, la correspondance du conseiller d'ambassade Arthur Raffalovitch sous le titre évocateur de *L'Incroyable vénalité de la presse.*

LETTRE D'ANATOLE LEROY-BEAULIEU AU JOURNAL *LE TEMPS*.

Viroflay, 1er juillet 1905,

Monsieur le directeur,

“Beaucoup de nos compatriotes semblent surpris des événements, pour eux imprévus, qui se succèdent en Russie. S'ils avaient, comme moi, suivi depuis plus de vingt ans les affaires intérieures de l'empire autocratique, ou si, comme je viens de le faire, ils l'avaient parcouru, ces derniers mois, de la mer Noire à la Baltique, leur étonnement serait moindre que leur tristesse.

La mutinerie d'Odessa, l'agitation agraire des provinces du Sud, les grèves des grandes villes, les troubles meurtriers de Pologne et du Caucase ne font, hélas ! que confirmer les appréhensions que j'exprimais récemment, à mon retour de Russie, dans une conférence à l'Alliance française.

Tout le vaste empire est en fermentation. Le mécontentement est général ; il atteint toutes les classes et toutes les nationalités à la fois. L'élite du pays est d'accord sur la nécessité d'un changement de régime, sans l'être toujours sur les conditions du régime nouveau. Sur un point, on est unanime : la convocation d'une Assemblée nationale pour aviser de la cessation de la guerre et l'élaboration des réformes. Tout autre manière de procéder ne ferait qu'accroître les déceptions et l'irritation.

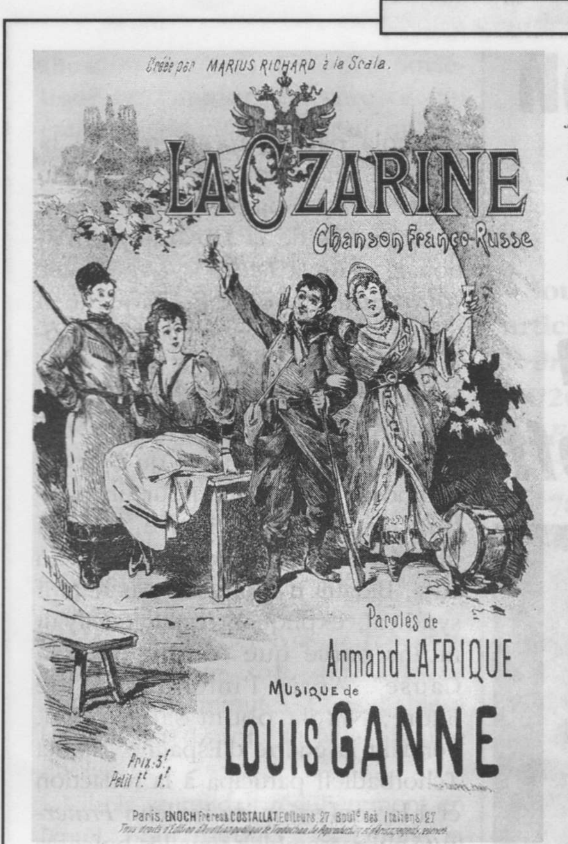
Comme je n'ai cessé de l'annoncer depuis des mois, ce qui se prépare là-bas n'est rien moins qu'une révolution — une révolution qui peut encore être pacifique, mais qui, pour n'être pas violente et ne pas conduire à l'anarchie, doit être acceptée résolument et loyalement par le pouvoir. L'arrêter semble impossible, et, pour la diriger ou la contenir, il faut d'abord s'y associer.

Le gouvernement a déjà perdu toute autorité morale. Ses hésitations et ses inconséquences, jointes à la longue tyrannie de la police et à la démoralisante corruption administrative, ont lassé la patience d'un peuple peut être le plus patient du monde. La guerre a paru la pierre de touche de l'absolutisme bureaucratique ; les désastres de Mandchourie (1) ont anéanti toute foi en l'efficacité du système. Les plus patriotes veulent en finir avec le régime qui vaut à la Russie de pareilles souffrances et de pareilles humiliations. L'Armée elle-même, affirme-t-on, commence à en rendre le gouvernement responsable. Les troupes demeurées en Europe n'inspirent plus à leurs chefs une pleine confiance ; et l'on se demande avec inquiétude ce que feront les débris de la grande armée de l'Extrême-orient, le jour où la conclusion de la paix la ramènera en Europe.

A ce gouvernement, qui de loin semblait en possession d'un tel capital d'autorité morale et de force matérielle, la force seule reste, et il n'est pas sûr qu'elle ne vienne bientôt se briser dans ses mains.

Aussi est-il impossible aux amis de la Russie de ne pas s'affliger des irré-

Économiste et historien, professeur à l'École libre des sciences politiques dont il devint directeur en 1906, Anatole Leroy-Beaulieu (1842-1912) est l'auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels son magistral *L'Empire des Tsars et les russes* (1881-1889) qui connut plusieurs rééditions dont la dernière par les éditions Robert Laffont date de 1991 (collection “Bouquins”). Sa lettre fut republiée dans le livre de Georges Bourdon, *La Russie libre, l'aube russe* (Paris, Charpentier, 1905), avec l'assentiment de son auteur.



L'alliance franco-russe était l'un des canons de la politique étrangère française... A cette occasion les chansons patriotiques fleurirent à la gloire de la Sainte-Russie !

solutions et des atermoiements de la politique impériale. Ils ne font qu'aggraver les périls du trône et du pays. Des mesures qui eussent calmé l'agitation il y a peu de mois seraient déjà manifestement insuffisantes. Par malheur, le tsar est, de tous les russes, celui qui connaît le moins la Russie ; la plupart des hommes qui l'approchent ont un intérêt personnel au maintien du régime absolutiste et à la durée des abus.

Le tsar Nicolas II a eu récemment l'énergie de s'arracher une heure à ces influences néfastes pour prêter l'oreille aux représentants des délégués des Zemstvos (2).

Ces hommes éminents, que j'ai l'honneur de connaître pour la plupart, et avec lesquels je me suis longuement entretenu à Moscou, appartiennent à l'élite sociale et morale de la Russie. Presque tous grands propriétaires, leur principal souci est d'épargner à leur pays une révolution.

L'Empereur a entendu leurs revendications, présentées par un homme de haute naissance et de grand talent, le prince Serge Troubetzkoï. S'il veut raffermir le trône et préserver la Russie de catastrophes qui à la longue deviendraient inévitables, le tsar Nicolas II n'a qu'à entrer résolument dans la voie indiquée par ces nobles esprits. (3)

Mais l'heure presse ; les vagues promesses ne suffisent point. Il faut agir ; il faut donner enfin la parole à une nation trop longtemps condamnée à rester muette. Il importe de ne pas laisser aux révolutionnaires le loisir de persuader aux masses encore hésitante que la Russie n'a rien à espérer d'un souverain captif des *tchinovniks* (4) ...

L'entente du tsar et de ses peuples pour l'institution d'un régime nouveau peut seule assurer le salut de l'Empire. Cet accord, nécessaire à la Russie, comment la France ne l'appellerait-elle pas de tous ces vœux alors que nous sentons, plus que jamais combien l'Europe et le monde ont besoin d'une Russie forte et pacifiée, d'une Russie réconciliée avec elle-même et l'esprit du siècle, à laquelle tout peuple libre puisse tendre la main ?

Veuillez, Monsieur le directeur, agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués."

(Texte communiqué par Jean-Louis Panné)

(1) Les 14 et 15 mai 1905 la flotte russe de la Baltique, dernier atout militaire de l'Empire, fut anéantie par la flotte japonaise à la bataille de Tsoushima. Sept mille marins russes disparurent, deux mille furent faits prisonniers (dont l'état-major) sur treize mille.

(2) Institués en 1864 par Alexandre II, les Zemstvos étaient des assemblées de province ou de district dont les membres, choisis parmi les propriétaires fonciers, les citadins jouissant du cens électoral, des représentants des communes paysannes, étaient élus pour trois ans. Leurs compétences restaient d'ordre économique et sociale (instruction publique, agriculture, ponts et chaussées).

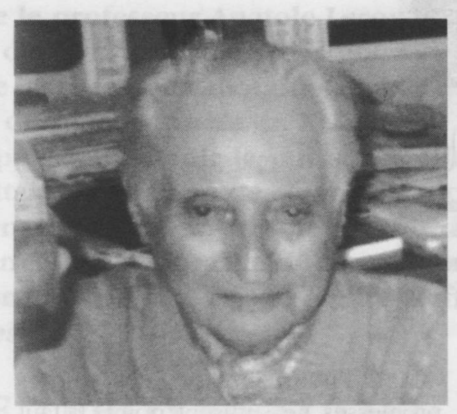
(3) Président du Zemstvo de Moscou, le prince Serge Troubetzkoï défendait des opinions libérales. Dès la fin 1904, il avait critiqué la bureaucratie impériale qu'il souhaitait voir soumise au contrôle du pays. Ce fut lui qui remit, le 6 juin 1905, au tsar l'adresse des libéraux qui préconisaient l'institution d'une représentation nationale élue au suffrage universel. Pour toute réponse, le tsar se borna à recevoir une autre délégation "patriotique" celle là des membres conservateurs des Zemstvos.

(4) Nom donnés aux fonctionnaires de l'administration tsariste ; le *Tchin* avait été créé par Pierre-le-Grand en 1722.

La révolution de 1905 commença par le "dimanche sanglant" de Saint-Pétersbourg. Le 9 janvier, des cortèges populaires convergèrent vers le Palais d'hiver pour porter une supplique au tsar. La troupe ouvrit le feu sur les manifestants qui portaient des icones et des bannières religieuses. On donne en général le nombre de mille tués. L'écho de l'événement fut considérable en Europe ; en voici un exemple : le 27 janvier 1905, au meeting de protestation organisé par l'Union des syndicats de la Seine et la Confédération générale du Travail, on note la présence de Séverine, Sébastien Faure, le socialiste-révolutionnaire Élie Roubanovitch et Anatole France qui, dénonçant les emprunts russes, s'écria : les balles "sont allées frapper sa propre image dans les mains du prêtre Gapone. Juste malgré lui le tsar a tué le tsar. Le tsar a tué le tsar et le tsarisme... Le tsar a tué le tsar et suscité la révolution qui dévorera le tsarisme ...". Anatole Leroy-Beaulieu fait ici allusion aux émeutes d'Odessa et à la mutinerie du cuirassé Potemkine (14-24 juin), aux émeutes agraires qui atteignent un paroxysme en juin et juillet, aux grèves et barricades à Lodz puis en d'autres villes de Pologne au début juin.

Sur la révolution de 1905, on peut consulter le livre de François-Xavier Coquin, *La Révolution russe manquée,* éditions Complexe, 1985 ; les actes du colloque, *1905, La première révolution russe,* publications de la Sorbonne/Institut d'études slaves, 1986 (rassemblés par F.-X. Coquin et C. Gervais-Francelle) ; J. Baynac, L. Engelstein, R. Girault, E. L. Keenan, A. Yassour, *Sur 1905,* Champ libre, 1974 ; et le livre surprenant de Gaston Leroux, *L'Agonie de la Russie blanche,* Éditions des Autres, 1978.

A la mémoire de Nikola Tchorbadieff



Avec la mort de Nikola Tchorbadieff, bien qu'il ait été peu connu, c'est une page importante de l'histoire du mouvement anarchiste international qui se referme. Lorsqu'on le rencontrait, il racontait la vie des "grands noms" de l'anarchisme : Makhno, Voline et tous les autres, victimes du fascisme brun ou rouge. Il parlait toujours de la vie des autres, la sienne passait après et pourtant...

Nikola Tchorbadieff est né le 1er mars 1900 à Plovdiv. En réalité son vrai nom était Jossif Sintov et il était né le 23 octobre 1900. Il avait prit le nom de Nikola Tchorbadieff à la mémoire d'un de ses camarades de lutte mort victime de la répression. Nikola commença à militer au lycée dès 1916, chez les jeunes libertaires, ces derniers revêtaient de grandes capes noires pour effrayer les bourgeois, comme il l'expliquait. En 1918, il participa à la création de la Fédération anarchiste bulgare. En juin 1923, un coup d'Etat renversa le régime, Nikola passa dans la clandestinité. Il joua un rôle dans la tentative d'insurrection du 20 septembre 1923 qui voulait se débarrasser du pouvoir fascisant qui s'était installé en Bulgarie, mais celle-ci se solda par un échec, le pouvoir ayant été avertit de cette entreprise. Nikola Tchorbadieff quitta la Bulgarie pour Paris en passant par la Yougoslavie et l'Italie. La police politique avait arrêté son père pour que Nikola se livre, ayant appris la menace qui pesait sur son père, il envoya une lettre aux autorités expliquant qu'il ne pouvait se présenter puisqu'il était en exil à l'étranger. Le pouvoir accepta de relâcher son père.

Une fois en France, Nikola se rendit à Paris, au local du *Libertaire*, où il pris les contacts nécessaires pour continuer à militer. Mais, ne trouvant pas de travail, il dut, en 1925, quitter Paris pour Saint-Étienne. Il retourna à Paris, en 1926, où il créa le groupe anarchiste bulgare en exil, dont il fut trésorier. Il n'occupa que peu de temps cette fonction. En effet, un jour Nikola oublia les cotisations de son groupe sur son lieu de travail, il s'en rendit compte cinq minutes après et retourna à son travail en courant. Depuis cette date, il se refusa toujours d'occuper une fonction qui nécessitait la gestion de l'argent. Soixante ans après cette incident il en parlait encore avec angoisse. Le groupe édita un périodique : *Bulletin*, qui ne compta que deux numéros, parut d'après ses souvenirs en 1926. Dans le même temps, Nikola participa aux activités du groupe anarchiste Juif qui publiait essentiellement des textes en yiddish, *Das Fray Gedenkt*, La Pensée Libre et à sa bibliothèque, l'Autodidacte, qui était animée principalement par sa compagne Léa Kamener (1899-1982) et par Jacques Doubinsky (1899-1959). Il travailla comme tresseur avant de devenir typographe. Lorsqu'il fut menacé d'expulsion, en 1927, c'est son ami Samuel Schwartzbard, le meurtrier de Petlioura qu'il tenait pour responsable des pogromes en Ukraine, qui intervient auprès de l'avocat Henri Torrès, pour qu'il empêche son extradition.

Nikola participa également à la création, en compagnie de Sébastien Faure et de Bonaventura Durruti, des Editions de la Librairie Internationale et de la *Revue internationale anarchiste*, revue dans laquelle il traitait des questions bulgares. Typographe, adhérant à la C.G.T., il fut employé par le propagandiste anarchiste Armand Bidault à *La Brochure mensuelle*. Un jour alors qu'il devait composer une affiche pour un meeting de Sébastien Faure, Nikola menaça de se mettre en grève. En effet, Bidault n'appliquait pas le tarif syndical, expliquant qu'il le payait moins parce que "c'était pour la Cause". Après l'intervention de Faure, Nikola obtint satisfaction. Pendant la guerre d'Espagne, Nikola Tchorbadieff participa à la rédaction et à la confection du bulletin *Fraternité* qui rassemblait tous les bulgares en exil dans le soutien à la République espagnole. Parallèlement, il représenta les bulgares en exil dans le Comité pour l'Espagne Libre. Lors de la mobilisation, il s'inscrivit comme engagé volontaire, mais fut arrêté comme suspect et envoyé au camp du Vernet où il se trouva dans le même baraquement qu'Arthur Kœstler. Lorsqu'on l'interrogeait sur les condition de détention au camp du Vernet, il expliquait qu'il n'avait rien à ajouter à ce que Kœstler avait écrit dans *La Lie de la Terre*, livre dans lequel Nikola avait été cité. Libéré, il rejoignit son régiment. Lors de l'Armistice, il se trouva en zone non occupée et entra dans la Résistance.

Après la guerre, il participa aux réunions des groupes anarchistes bulgares en exil, à la rédaction de leur journal *Notre Route*. Il travailla aussi à la rédaction de brochures d'informations sur la Bulgarie, *Bulgarie nouvelle Espagne* et *Les Bulgares parlent au monde*, et à des livres sur l'histoire du mouvement libertaire bulgare. Toujours à la recherche d'informations sur la situation dans les pays de l'est, il partit, en 1962, en Union soviétique, d'où il rapporta un témoignage. Après s'être rendu devant la synagogue de Leningrad, il se sentait suivi, un homme l'accosta et lui expliqua la

situation des Juifs en Union Soviétique, et l'implora de faire ce qui était en son possible pour qu'elle soit connue en Europe, ce que Nikola essaya de faire à son niveau. En 1979, il fut l'un des fondateurs de la revue *Iztok.*, revue libertaire d'information sur les pays de l'Est. Il donnait régulièrement des témoignages à tous ceux qui s'intéressaient à l'histoire du mouvement libertaire comme le témoignage qu'il apporta à Alexandre Skirda lorsque ce dernier rédigeait son livre sur *Nestor Makhno, le Cosaque de l'Anarchie* (Paris, Ed. A.S., 1982, le témoignage de Nikola se trouve pages 354-356) et lors du film d'Alexandre Skirda et de Marie Chevrier *Nikola Tchorbadieff raconte son ami Nestor Makhno.* (36 minutes. Consultable à la BDIC et disponible à la librairie Publico).

Nikola se rendait régulièrement en Israël, pour retrouver sa famille et ses amis qui avaient émigrés. Là, il allait discuter avec les militants libertaires du groupe *Problèmen*, qui éditaient un journal mensuel en yiddish. Nikola était profondément attaché à ce pays, il a demandé à ce que ses cendres y soit déposées .

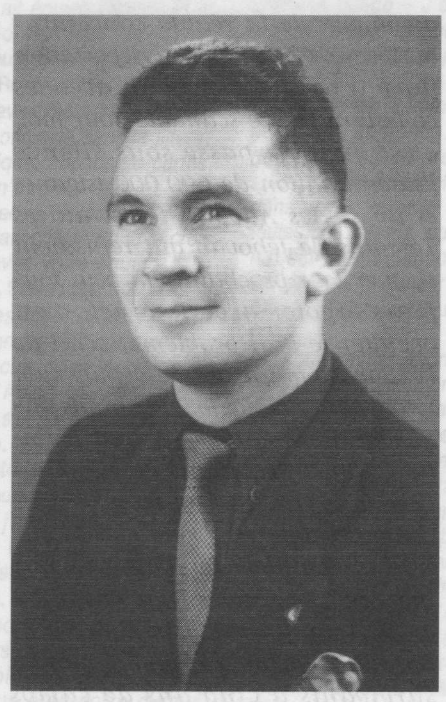
En 1993, Nikola Tchorbadieff édita une brochure : *Les causes qui ont créé le socialisme. L'anarchisme d'aujourd'hui et de demain* destinée à la jeunesse bulgare. Le 12 juin 1994, Nikola est retourné s'installer à Plovdiv sa ville natale, pour continuer à militer. *"Je peux,* expliquait-il, *maintenant que la Bulgarie est libre"*. Il s'y était rendu une première fois depuis son exil des années vingt, durant l'année 1982, où il avait été en butte à toutes les tracasseries administratives et policières qui existaient de l'autre coté du rideau de fer : perquisition de nuit dans son hôtel, interrogatoire au commissariat, suspicions de menées anti-socialistes (accusation dont il était fier) il fut relâché et put rentrer en France.

Nikola est décédé le 6 juillet 1994. Quatre vingt quatorze ans d'une vie militante exemplaire faite de courage, d'honnêteté et de simplicité, il ne s'était jamais décourager de pouvoir construire un avenir meilleur. Salut Nikola.

Sylvain Boulouque

Notre ami Maurice Perrais n'est plus...

Souvenez-vous ! Que d'humour et de joie de vivre dans les articles qu'il nous adressa : *Clous et cloutiers d'hier* (N°23) *Les Frères Trinitaires, Six siècles de rachat des captifs de l'Islam* (N°26) *Débuts du chemin de fer en Bretagne* (N°55) *La Banque de France pendant la Commune* (N°62) *L'église et l'Esclavage* (N°71) et enfin *"Normandie" premier du nom à la C.G.T.* (N°78)... Mais aussi, que de sérieux, de précision, de dérision. Car Maurice était un homme simple. Il eut tout juste son certificat d'études, mais sut parfaire son érudition dans la lecture et satisfaire sa curiosité dans les bibliothèques et les archives, où il puisa tant de précieux renseignements...


Maurice, un gars de la Marine.

Né le 12 mai 1921 à Limours (78), Maurice se voulait breton. N'avait-il pas vécu son enfance à Missignac en Loire-Atlantique, d'où sa famille était originaire ? Après son certificat d'études, il s'engagea comme apprenti boulanger puis, attiré par la mer et les bateaux, il travailla aux Chantiers de Saint-Nazaire avant de s'engager, à l'approche du service militaire, comme marin sur le Jean-Bart.

Résistant à l'occupation allemande, puis inquiété, il tenta de rejoindre l'Afrique du Nord, mais se fit arrêter à la frontière espagnole par la Gestapo d'Hendaye, le 5 janvier 1944. Il fut incarcéré au Fort de Hâ près de Bordeaux puis dirigé sur Compiègne. C'est de là qu'en avril 1944 il sera déporté à Buchenwald puis au commando de travail de Dora (appelé *le cimetière des Français* par les détenus), dans l'usine souterraine où se fabriquaient les V1 et V2 mis au point par l'équipe du docteur Braun (Nous publierons prochainement un article – communiqué par Maurice – sur le silence organisé autour de cette affaire).

Là, Maurice s'occupait des "plans" et chaque jour, pendant la petite pause de vingt minutes qui était accordée aux détenus, il retrouvait quelques anciens Agistes. Dans cet enfer où journellement les hommes mouraient, il avait le courage de raconter des blagues (témoignage de M. André Laroche de Lyon). Devant l'avance des Alliés, le 23 mars 1945, le camp fut évacué. Alors commença la longue marche qui fit tant de victimes. Libéré en mai, dans un état déplorable, il fut soigné en Belgique puis dirigé sur le sanatorium de Saint-Hilaire du Touvet dans les Alpes. Gravement atteint aux poumons, il subira deux pneumothorax. Son mal est si grand qu'il ne guérira jamais. Il fonda un foyer et eut quatre enfants.

Dès 1966, il se fera appareiller avec un "respirateur". Il viendra habiter Saint-Aygulf dans le Var où le climat est plus favorable à sa santé. Là, il se dévoua auprès de

mouvements associatifs et participa même au jumelage franco-allemand.

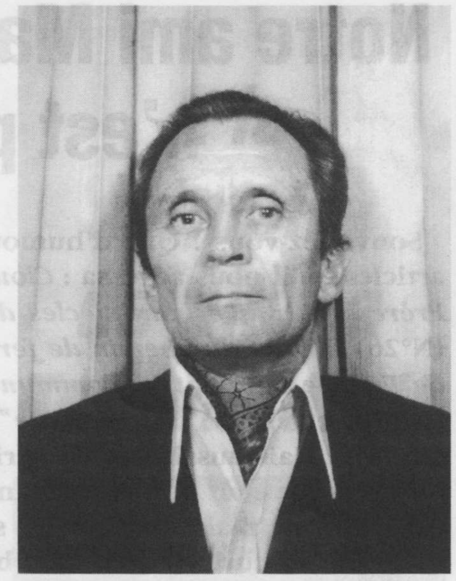
Fidèle correspondant de notre revue, nous publions ci-dessous quelques extraits de lettres qu'il nous adressait, courrier empreint de sagesse, de générosité, d'humour :

A propos de sa déportation (Juin 93) :

"Arrêté à la frontière d'Espagne en rejoignant les F.F.L., je n'étais affilié à aucun parti. J'ai été formé aux Auberges de la jeunesse, non-violent, pacifiste. Je préférais encore la marine gaulliste au maquis, le terrorisme, ce n'était pas mon rayon, c'est pourquoi j'ai été, je pense, un témoin objectif. J'ai rencontré dans les camps : Julien Caïn, directeur de la Bibliothèque nationale que je rencontrais le matin lorsque je rentrais du travail de nuit au commando-chaussettes où il occupait son temps. Il m'a encouragé à lire Colette, Simenon, gentiment et simplement. J'ai aussi dormi côte à côte avec Chandon, patron des champagnes. Je faisais équipe avec un ingénieur électricien de la compagnie de distribution de la Loire-Centre. Partageant la paillasse et le banc d'atelier, ce fut mon père spirituel. Il est mort, épuisé, à la Libération, sans que je sois là pour l'assister.

Si la déportation est pour moi une épreuve, c'est surtout un formidable enrichissement par les rencontres. Optimiste de nature, j'ai participé activement à un jumelage scolaire avec l'Allemagne, les enfants ne doivent pas payer les crimes des adultes. Curieusement, les premiers souvenirs qui me reviennent ne sont pas sinistres : le départ le matin pour le boulot en été, au son de la Marche des gladiateurs, *jouée par les musiciens de la fanfare-maison, déguisés comme ceux des cirques. Louis Dujardin, mon vieux copain – qui m'a aidé dans mes recherches sur le Vieux port de Marseille – parle dans ses mémoires d'un* printemps de Buchenwald *après le Débarquement jusqu'au bombardement, où, avec un petit relâchement de la discipline, un petit supplément de rations et surtout l'ESPOIR, le sourire était revenu pour les jeunes. C'est évidemment scandaleux...*

Soljénitsine, dans sa "Journée d'Ivan Dénissévitch" s'est rapproché au mieux de la réalité concentrationnaire. Chez nous, la déportation juive a occupé le terrain avec les communistes. Le scandale pour moi, c'est qu'on a passé sous silence l'extermination de 600.000 tsiganes et aussi des Adventistes et autres Témoins de Jéhovah qui refusaient de tuer leur prochain. On peut toujours ergoter avec Racinet, c'est occulter le vrai problème, celui de l'esclavage qui m'obsède depuis mon retour à la liberté. Je ne connais que Robert Merle, étranger à la déportation, qui a décortiqué l'extermination dans "La mort est mon métier". J'ai mis trente ans pour revenir sur une haine pour les Polonais qui nous ont persécutés. J'ai rencontré en Pologne un médecin concentrationnaire qui m'a expliqué que les survivants à cinq ans de camps étaient fatalement les plus endurcis, et les moins scrupuleux. Mon chef de block à Buchenwald nous a laissés nous "expliquer" avec la maffia polonaise. On s'est battus comme des chiens dans les chiottes de la baraque et on a eu le dessus... et des relations plus normales. Pour le débarquement, ils nous ont envoyé un violoneux (d'où sortait-il son instrument ?) nous jouer la Marseillaise et la Madelon. Les Russes, parias du camp, se faisaient respecter en frappant les premiers et de toutes leurs forces. Ils savaient désarmer les S.S. lors des interminables appels de nuit en chantant en chœur. Il est rare que l'ordre de rompre les rangs ne survienne pas dans la demi-heure qui suivait, au lieu que les sentinelles ne tirent dans le tas. Ils trouvaient les révolutionnaires de 89,1830,48 et 71 un peu avachis, mais on s'entendait bien. Ils m'ont laissé le goût pour la polyphonie religieuse, et les Allemands, celle des valses et polkas bavaroises ou tyroliennes."



Maurice, il y a 10 ans, déjà marqué par la souffrance.

Son avis sur **Gavroche** (janvier 93) :

"... Vous résistez encore à l'Histoire précuite et congelée de grands chefs de la presse et de la télé. Je relisais encore hier l'odyssée du marin gaulliste nazairien, un de vos meilleurs papiers. Quel souffle, quelle jeunesse !, pendant que les adorateurs de Pétain, comme le prisonnier de Nantes qui n'avait pas de papier, "attendaient que ça sèche".

et sur la politique (décembre 93) :

"... Heureux pays où le soleil fait chanter les cigales ! Les Niçois attendent, sans la souhaiter, l'extradition de Médecin, entre les mains de son vieux complice Pasqua des casinos et machines à sous. La généreuse saison des champignons a fait croître le lot habituel des découvertes de cadavres plus ou moins décomposés, victimes des marchands de mort subite... Ainsi va la vie sur la Côte où notre maire, le beau Léo, récemment papa officiel d'un petit Marc-Antoine (excusez du peu), qui n'avait connu qu'une vague coopération au consulat de Cracovie, porte crânement le treillis de campagne. Le regard durci sous la moumoute réglementaire "ras derrière et court devant", Bigeard en est tout attendri !"

Ses derniers vœux (décembre 93) :

"Je vous souhaite de joyeuses fêtes et une paisible année nouvelle, pour Gavroche, le recrutement de nouveaux lecteurs car il est irremplaçable dans ce monde de médias dénaturés."

Et quelques jours avant sa disparition :

"... Pendant que les touristes se bronzaient, l'été m'a fait vivre une longue galère ! Tout est oublié avec l'automne généreux en champignons qui poussent jusque dans mon jardin..."

Maurice, on est triste, mais si heureux de t'avoir connu !

G. Pelletier

"J'ai toujours apprécié la qualité des articles, leur précieuse quête ethnologique : issu moi-même du "peuple français", et "gavroche" des c... d'en mesurer toute la valeur ... — la rupture historique de notre vieille société rurale. Et comme mon épouse est née des ouvriers de Le Creusot (du Creusot), la revue nous a permis

Courrier des lecteurs

A l'occasion de "l'appel de réabonnement pour 1995", nous avons demandé à nos abonnés ce qu'ils pensent de la revue. Cette question nous a valu un grand nombre de réponses dont la plus fréquente était, bien sûr : *"Beaucoup de bien ! C'est la raison de notre réabonnement"*, mais aussi les *"courage ! tenez bon !"*, *"continuez..."*. Par contre, nous n'avons pas reçu de réponse de la part de ceux – trop nombreux à notre avis – qui ne se sont pas réabonnés, ce que nous regrettons sincèrement.

Pour ce qui est de nos fidèles lecteurs, voici quelques extraits de lettres :

"J'ai toujours apprécié la qualité des articles, leur précieuse quête ethnologique : issu moi-même du "Peuple français" et "Gavroche" des campagnes, mes 48 ans me permettent d'en mesurer toute la valeur, puisque j'ai connu – pratiqué ! – la rupture historique de notre vieille société rurale. Et comme mon épouse est née des ouvriers de Le Creusot (du Creusot), la revue nous a permis d'affiner, de nourrir quelques synthèses.

Et, aussi, comme je suis professeur, je me suis récemment référé à votre série d'articles sur les conditions de travail dans les mines. Fin 93, c'était l'époque médiatisée de "Germinal"... Votre travail... de fond posait les vrais problèmes.

J'ai toujours eu le remords de n'être qu'un consommateur de la revue, dont je sais qu'elle est l'œuvre de bénévoles. Et je me suis souvent demandé par quel biais je pourrais y contribuer. A votre avis, comment ?

Que Jean-Claude Fontaine (de Laives 71), qui nous a adressé cette lettre si encourageante, se rassure, tout lecteur qui a envie de participer à la rédaction de notre modeste revue, peut nous adresser un article (ou un projet d'article) avec de préférence l'iconographie correspondante. Tous les textes – en principe – qui nous sont communiqués sont publiés intégralement. Nous attendons vos manuscrits (ou de préférences vos disquettes, ne sommes-nous pas dans l'ère informatique ?).

"Com' d'hab'... C'est ainsi, qu'en quelques syllabes avalées mes enfants m'indiquent qu'il convient de poursuivre. Le vocabulaire change cependant, en ce qui nous concerne, nous vous attendons et vous lisons toujours avec le même plaisir..." P.Chauvin , Ottrott (67)

"Soyez fiers de votre indépendance !..." Gisèle Fournier, Pont St Pierre (27)

"J'apprécie l'objectivité des articles, la clarté de la présentation et la richesse de l'iconographie." Anne-Marie Louis, La Queue-lez-Yvelines (78)

"Le vieux monsieur que je suis attend toujours d'une égale impatience votre "Gavroche", il en relit les exemplaires sans que le temps écoulé en ait épuisé l'attrait. Et je ne mentionne pas sa force d'impact toute d'esprit fraternel...!" F.Gélineau, Rougnac (16)

"Votre revue me paraît occuper une place originale dans la littérature historique, abondante certes, mais qui n'aborde pas les problèmes avec la philosophie républicaine (mais critique) que je crois partager avec votre équipe..." Dr Jean Laroze, Béziers (34)

"Tirer les leçons de l'histoire sans négliger le côté humain, donner à réfléchir, voilà le mérite de Gavroche." Alain Teissonnière, Paris

"Elle est simple, sobre, modeste, éloquente. On ne dira jamais assez l'histoire du peuple..." Max Meurisse, Toulouse (31)

"Ce que j'apprécie surtout, c'est qu'elle ne trahit pas son titre : Revue d'histoire populaire..." Mme Claude Roca, Aulnay sous Bois (93)

"Bravo pour cette contre information, hors des manipulations du pouvoir politique et des possédants. Vous êtes notre dignité, notre honneur, notre mémoire..." Henri Le Cadre, Muzillac (56)

"Gavroche est comme un copain qui vient me rappeler que je ne suis pas seule au milieu de tous ces gens indifférents ou frileux, ou même pires, qui considèrent comme normal d'être parmi les privilégiés..." Madame Dupotet (80 ans), Paris.

"Très bon journal, malheureusement peu connu du grand public !..." Gaby Kvasnevski, Vatan (36)

"Je ne peux que vous encourager à poursuivre dans la même orientation..." Christian Bouville, Vern-sur-Seiche (35)

"Je suis avec le plus d'intérêt les biographies des militants ouvriers..." Claude Viry, Saint-Dié (88)

"Des témoignages que l'on trouve nulle part ailleurs..." Lucien Montet, Pontoise (95)

"J'aime. C'est la seule revue que je garde..." J.-B. Mathieu, Paris.

"Lectrice fidèle, je trouve toujours dans chaque revue une mine d'informations et l'occasion de passer de bons moments..." Claudine Laneyrie, Villars (42)

"Il faut continuer, c'est un autre visage de l'histoire que nous décrit la revue..." Robert Saint Martin, Oloron Ste Marie (64)

"C'est comme une autre façon de respirer, qui me fait du bien..." Gilbert Leconte, Meylan (38)

"Je m'en suis longtemps servie en cours, moins maintenant – programme oblige – J'en ai recommandé l'usage à... un inspecteur qui ne la connaissait pas !" Isabelle Menudier, Nevic sur l'isle (24)

"Solidité de l'information... originalité de l'approche... concision des articles... Je précise que je suis professeur d'Histoire-Géo dans un lycée, et je trouve, pour toutes ces raisons, que votre journal est un instrument commode, car on peut le donner tel quel aux élèves..." Thérèse Cousin, Grenoble (38)

"Votre revue, appréciée par le syndicat CNT, membre de l'AIT a monté, grâce à une radio FM locale (Radio Pau d'Ousse), une émission sociale (...). C'est d'ailleurs grâce à votre aide (envoi de vieux numéros) que les premières émissions ont pu se bâtir..." Gérard Gonet-Boisson, Lahourcade (64)

"Professeur d'histoire, j'apprécie beaucoup votre revue qui m'apporte des documents et un autre éclairage que les revues plus "scientifiques". M.Mésaire, Verneuil/Seine (78)

"Il souffle sur Gavroche un vent de liberté, voire libertaire !" Roger Meyer, Cavalaire sur mer (83)

"Indispensable, complémentaire à la littérature historique..." Jean Nicolas, Geneville (25)

"Pas de publicité... articles très accessibles..." Bernard Franzon, Evry (91)

"J'apprécie énormément cette revue "apolitique" au sens partisan du terme, mais ô combien politique au vrai sens..." J.-P. Berraud, Mézieres/Seine (78)

"Je me délecte toujours lorsque vous faites des allusions à l'actualité en empruntant les chemins de l'histoire : c'est super!..." Pascal Lacroix, Amiens (80) (qui nous soumet par ailleurs quelques sujets d'articles)

"Un sujet que j'aimerais voir abordé, c'est l'histoire de l'Association des Travailleurs sans Dieu, où avant guerre un groupe important se trouvait à Bagnolet. C'était surtout des ouvriers qui se trouvaient dans cette association à tendance communiste." Louis Chastan, Dieulefit (26)

Si un lecteur connaît le sujet qu'il nous le fasse savoir ! Merci.

Néanmoins, quelques petites critiques sont formulées:

"Les articles sont en tous points remarquables. Un petit effort au niveau de la netteté des illustrations serait nécessaire..." Guy Le Bris, La Touche d'Erbray (44)

La reproduction d'illustrations déjà imprimées et anciennes est une technique difficile. Même les meilleurs ordinateurs y perdent parfois quelques pixels.

"Beaucoup de bien. Sauf pour les coquilles ou les fautes d'orthographe ou d'impression !" J.Curtenaz, La Garnache (85)

Et nous qui pensions avoir fait de grands progrès sur ce plan là!...

"Trop d'articles ardus, trop d'articles où l'histoire, relue par des Thésards se désincarne un peu, perd sa valeur de témoignage." Pierre Ephritkhine, Toul (54)

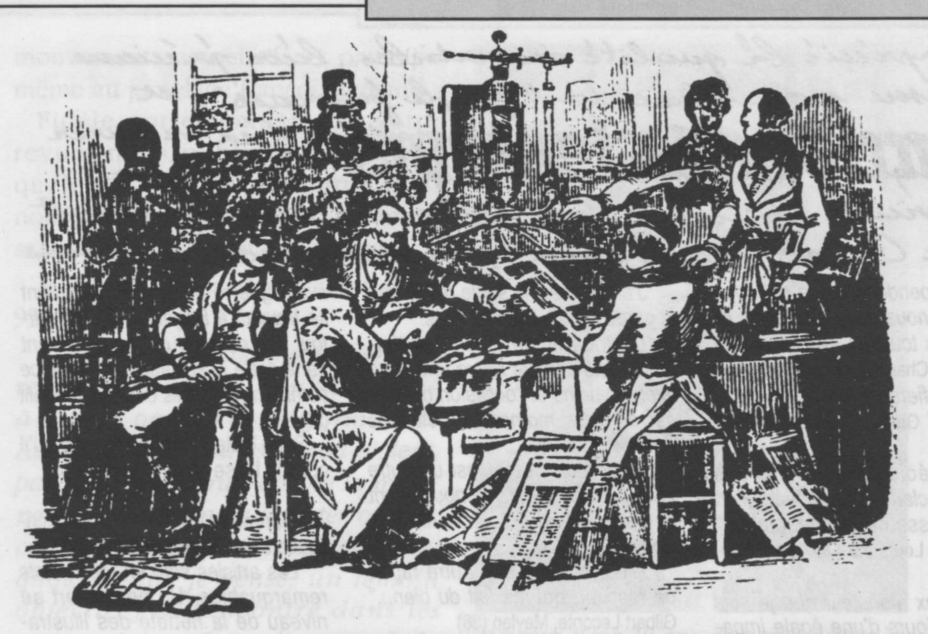
"J'apprécie le contenu chaleureux de la revue... Je regrette quelquefois que certains dossiers ne soient pas plus travaillés..." Jean-Philippe Faille, Besançon (25)

"J'aime Gavroche car il y a de tout et de l'inattendu. De très bons articles bien écrits et d'intérêt et d'autres superficiels, peu précis, ou écrits sommairement..." Bernard Bocquet, Poissy (78)

Nous savons parfaitement que les articles publiés sont de qualités diverses et que les sujets ne peuvent satisfaire l'ensemble de nos lecteurs, c'est la raison pour laquelle nous vous demandons de participer activement en nous adressant vos critiques et observations (positives s'entend !).

Nous remercions enfin nos lecteurs qui ont manifesté leur soutien en "arrondissant" leur abonnement, comme cet abonné de La Celle Saint-Cloud qui se reconnaîtra.

Ces quelques extraits, souvent flatteurs, nous encouragent certes à continuer la publication de notre revue, et ce, malgré un équilibre financier de plus en plus précaire. Nous comptons obligatoirement sur la fidélité de nos abonnés et sur les nouveaux lecteurs, ceux à qui vous ferez découvrir "Gavroche".



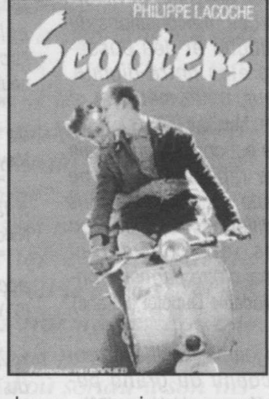
LE TEMPS DES LIVRES

ENTHOUSIASME

La nouvelle est un genre littéraire qui a ses adeptes, au nombre desquels, je l'avoue, je ne figure pas. Mais pourquoi cacherais-je mon enthousiasme après la lecture des trois volumes de nouvelles, récemment parus, de Philippe Lacoche ?

Le premier, *Cité Roosevelt* (Le Dilettante 1993, 75 F.), a reçu en 1993 le Prix du livre de littérature de Picardie. Pou qui n'accorde pas aux distinctions officielles grande importance, cette récompense a au moins eu le mérite d'attirer l'attention du public sur un ouvrage comme les vitrines des libraires en présentent peu. Journaliste au quotidien *Le Courrier Picard*, Philippe Lacoche conte ici, par une succession de portraits et de souvenirs, la vie des siens, une famille d'ouvriers habitant à Tergnier (dans l'Aisne) la Cité Roosevelt, une *"petite cité provisoire, construite à la va-vite après la guerre, avec des bicoques aux toits recouverts de bitume et aux murs fragiles qu'on défonçait à coups de marteau"*.

Les nouvelles contenues dans *Le Phare des égarés* (La Bartavelle 1994, 80 F.) font suite à celles de *Cité Roosevelt.* L'auteur trace de nouveau des portraits qui vous évoqueront peut-être, quelle que soit votre banlieue d'origine, d'émouvantes images. Ses personnages, qui ne les a jamais rencontrés ? Ces lycéens frondeurs, futurs chômeurs ou picoleurs sans illusion, ces rescapés de l'Algérie, à jamais marqués par une guerre qui n'osait même pas dire son nom, de honte, ces anciens travailleurs qui n'ont obtenu pour toute obole qu'une humiliante pension d'invalidité, qui ne les a côtoyés ? Philippe Lacoche écrit. Ses souvenirs, ce passé (quand batailler, contre tout et le reste, était inévitable), c'est à des feuilles de papier qu'il les confie et non à des zincs de bistrot ; pourtant, les liens avec cette informelle smala de la misère, au sein de laquelle il a si longtemps vécu, demeurent. Ces petites gens des années soixante forment sa famille, celle qui lui a appris à observer le monde avec irrévérence mais non sans indulgence, celle qui lui a enseigné que la qualité d'un homme n'est pas réductible à la couleur de sa peau ou à son statut social.

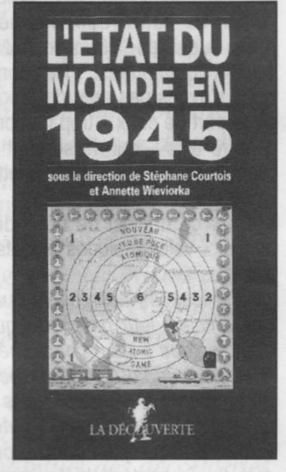


Ces personnages, vous les retrouverez encore dans *Scooters* (Le Rocher 1994, 99 F.), recueil centré sur un engin de locomotion fort prisé au cours des années soixante et soixante-dix. Leurs espoirs, leurs angoisses vous toucheront parce que, même si votre enfance ne ressemble pas tout à fait à la sienne, Philippe Lacoche sait dire en quelques mots – et c'est un sacré talent – les chimères, joyeuses ou tristes, des hommes et notamment de ceux censés (on le dit, on le dit) exiger peu de la vie.

Ces trois volumes (parus, c'est dommage, chez trois éditeurs différents) forment un ensemble sans équivalent, à ma connaissance, dans la littérature française d'aujourd'hui. La vie de familles ouvrières durant ces dernières décennies est retranscrite avec une pudeur pleine d'émotion. On se prend à penser que Philippe Lacoche serait vraiment bien inspiré de poursuivre sa description par un roman qui remettrait en scène – pourquoi pas ? – ces divers personnages, en leur permettant cette fois-ci d'apparaître dans toute leur complexité.

Thierry Maricourt

L'ÉTAT DU MONDE EN 1945
par Stéphane COURTOIS et Annette WIEVIORKA



En 1939, un monde s'est effrondré. Après cinq années de guerre, un nouveau se met en place, celui-ci va jusqu'à l'écroulement du mur de Berlin régenter l'organisation de la planète. La dernière parution de la collection "l'état du monde nous présente ce nouvel ordre qui s'installe.

L'Europe fut pendant cinq ans le principal théâtre des opérations. En 1945, elle se réveille de sa torpeur et découvre un champ de ruine. La guerre a fait quarante millions de victimes, dont la moitié ont été des victimes civiles. La spécificité de la Seconde Guerre Mondiale est l'extermination de masse, organisée et planifiée depuis la conférence de Wansee, le 21 janvier 1942. Les déportations et les gazages commencent en décembre 1941, à Chelmo. Auparavant, les nazis procédaient aux massacres de masse, où les "unités mobiles de tuerie" regroupaient les populations juives puis les assassinaient, comme au ravin de Babi Yar, où 40 000 Juifs ont été assassinés. La Shoah provoqua la disparition d'une culture millénaire en Europe, "le Monde yiddish avait été anéanti" (Annette Wieworka p. 51).

Outre le poids moral de l'extermination de masse et le coût humain et matériel de cette guerre, celle-ci à des conséquences géopolitiques. Depuis la fin de l'année 1943, les trois Grands

organisent l'issue de la guerre, dont Yalta n'est qu'une des étapes. C'est surtout à la conférence de Postdam, où "les solutions provisoires adoptées en attendant la négociation d'une traité de paix vont fixer pour longtemps la carte de l'Europe et celle de l'Extrême Orient" (Monique Constant p.73). C'est l'année 1945, qui est à l'origine de la Guerre Froide, c'est à cette date que" les Alliés prennent conscience de l'antagonisme profond de leur conception du monde ouvert et libéral à l'Ouest et fermé et monolithique à l'Est" (M.C. p. 85).

Si la situation se gèle en Europe et en Asie. Les promesses de la conférence de Brazzaville et de la Charte des Nations Unies offrent des espoirs aux peuples colonisés, qui refusent cette dernière. De l'Indochine à l'Algérie, les mouvements nationalistes émergent, les réponses apportées par les métropoles varient d'une remise au pas violente à des concessions et des promesses d'indépendance à plus ou moins brève échéance.

Parallèlement à cette remise en cause de l'Occident dans les futurs pays du Tiers monde, l'Europe est sujette à des modifications intérieures, tant dans les situations politiques, que dans les mentalités et les opinions. L'Europe centrale et orientale, après quelques illusions démocratiques s'abat sur elle un "rideau de fer", ce qui fit écrire à Bronislaw Geremek, que leur véritable libération ne date que de 1989. La situation en URSS, fut celle d'un durcissement du régime. La répression touche l'ensemble de la population. En plus aux déportés d'avant la guerre, s'ajoutent les "peuples punis". Quatre millions de personnes se trouvent dans l'Archipel du Goulag en 1945 (Nicolas Werth pp. 144-153).

Dans le même temps, dans les capitales d'Europe occidentale, certains intellectuels se comportent en "préoccupés", pour reprendre l'expression de Manès Sperber, justifiant dialectiquement les crimes du stalinisme.

Ce monde qui émerge de cette après-guerre pose directement un autre problème que soulève Stéphane Courtois : "Le fait que le communisme ait vaincu le principale adversaire idéologique d'avant-guerre, le nazisme [...] . [Il] parvint à masquer la signification réelle de la guerre : celle ci est, certes, une victoire de la démocratie, sur les forces de dictature et d'oppression ; mais elle est obtenue au prix d'une victoire particulière du communisme qui, comme victoire d'un système totalitaire sur un autre n'est qu'une défaite de la démocratie, défaite que les peuples d'Europe de l'Est et les peuples de l'URSS eux-mêmes paieront pendant un demi-siècle"(p. 95).

Les éléments cités ne sont qu'une faible partie de cet ouvrage, qui est une très bonne synthèse, riche en information et qui ouvre à la discussion et à la réflexion.

Sylvain Boulouque

Paris, La Découverte, 1994, 316 p. , 159 F.

PARIS AU XXE SIECLE

par Jules Verne



Un moraliste de référence, l'humoriste Pierre Dac a dit: "Prévoir est un exercice difficile, surtout lorsqu'il s'agit de l'avenir." C'était fixer par l'absurde les limites de l'anticipation. Les œuvres de Jules Verne continuent d'attirer le lecteur de romans et c'est tant mieux. L'étendue de son audace est toutefois limitée à une légère extrapolation de ses lectures scientifiques. Ainsi, les moyens de communication qui marqueront notre époque n'apparaissent-ils que timidement, sinon pas du tout dans l'ensemble de l'œuvre. La vision à distance – notre télévision – par exemple, est seulement évoquée dans une nouvelle "La journée d'un journaliste américain en 2889" (1). Si la calculatrice est évoquée, la cybernétique et l'informatique qui bouleversent nos modes de vie ne sont jamais supposées et les voyages interplanétaires ressemblent plus à ceux qu'imaginait deux siècles plus tôt Cyrano de Bergerac qu'aux hypothèses raisonnées de Camille Flammarion vers 1880.

C'est ailleurs, sur le terrain du moraliste, qu'il faut chercher l'intérêt d'un roman écrit en 1863 mais oublié, redécouvert et récemment publié : "Paris au XXè siècle". L'auteur semble projeter en 1960 une dénonciation de la société que la Monarchie de Juillet a mise en place. Industrielle, commerçante, attachée aux valeurs matérielles, elle élimine les valeurs de culture non productrices de richesse. On croit y trouver une description de notre époque qui rédécouvre le libéralisme économique féroce du siècle dernier. Après tout, l'anticipation qui a fait son succès n'était peut-être pas l'objectif recherché par Jules Verne dans ce roman. Le héros, Michel, est poète. Lauréat d'un prix de versification latine dans une sorte de Concours Général où les disciplines mathématiques, comptables et techniques sont à l'honneur, il doit assumer une marginalité qui le conduit, rue de Richelieu (2), à la Bibliothèque Impériale – le monarque de l'Empire est, alors, Napoléon V – dans un département littéraire déserté. Son environnement familial lui impose un emploi efficace et l'introduit dans une banque où il doit apprendre à utiliser des "instruments [qui] ressemblaient à de vastes pianos [sur lesquels] en pressant les touches d'un clavier, on obtenait instantanément des totaux, des restes, des produits, des quotients, des règles de proportion, des calculs d'amortissement et d'interêts composés pour des périodes infinies et à tous les taux possibles..." On découvre aussi les cadences imposées par un productivisme que notre époque a largement développé.

Un poète ne peut s'y soumettre. Exclu, il tente de se reconvertir dans un "Entrepôt dramatique" où des tâcherons de la plume doivent écrire des textes pour satisfaire la demande. C'est une de ces entreprises qui annonce certaines officines où on "fabrique", aujourd'hui, les feuilletons dont la télévision se nourrit.

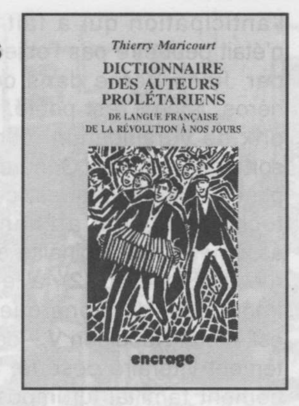
Le roman est la célébration d'un complot libertaire qui rassemble quelques amis plus épris de création artistique que de résultats financiers et attachés à la défense d'un patrimoinr humaniste. Le description du misérabilisme de ces exclus, relégués dans des banlieues inconfortables, évoque parfois le "1984" d'Orwell mais la déviance qui marginalise les héros de Jules Verne n'est pas de nature idéologique. Elle évoque, par ses refus, l'incivisme économique qui tient si souvent lieu de doctrine à nos actuels gestionnaires des ressources humaines. L'échec est au bout du roman. L'amour même lui échappe. Michel, meurt, épuisé en contemplant un Paris auquel il ne peut plus dire, comme Rastignac, "A nous deux". On ne trouve pas l'anticipation là où on croyait la trouver mais la lecture de "Paris au XXè siècle" est actuelle.

Jean-Jacques Ledos

(1) Jules Verne évoque dans le présent roman le "Pantélégraphe" de l'abbé Caselli qui fut expérimenté vers 1860, pour transmettre du texte et des dessins.

(2) La Bibliothèque Nationale de France s'y trouve encore, avant l'ouverture de ses nouveaux locaux dans le quartier de Tolbiac.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS PROLÉTARIENS
par Thierry Maricourt



Ce dictionnaire est le premier du genre. Prétendre répertorier l'ensemble des auteurs de la littérature d'expression ouvrière et paysanne paraît un pari impossible, car nombre d'entre eux – souvent autodidactes – laissèrent peu de traces, aussi bien de leurs œuvres que d'eux-mêmes. C'est pourtant le résultat de patientes et minutieuses recherches que nous livre Thierry Maricourt, spécialiste du genre, il est vrai (on lui doit déjà une *Histoire de la littérature libertaire en France* paru en 1990). Thierry ne prétend pas traiter le sujet de manière exhaustive et il prend la précaution de préciser, dans un avertissement, quels auteurs il retient dans son dictionnaire.

N'apparaissent que les écrivains de langue française postérieurs à 1789 qui n'ont pas vécu – tout au moins dans un premier temps – de leurs rentes ou de leurs droits d'auteur et qui accordent une part importante de leur œuvre à ce qui a été appelée la "condition prolétarienne". N'apparaissent donc pas les auteurs qui, bien qu'ouvriers ou paysans – comme Philéas Lebesgue – ne se soient intéressés qu'à d'autres sujets ; pas plus que n'apparaissent les auteurs – relativement nombreux – qui n'ont produit qu'une œuvre militante. Les écrivains patoisants, régionalistes ou "du terroir" ne figurent pas ici, pas plus que les écrivains dont l'œuvre n'est parsemée que d'allusions au monde du travail. Absent également les écrivains issus de milieux dits "favorisés" qui ont porté un regard "extérieur" sur le monde du travail, à quelques exceptions près : Zola, Van de Meersh, Prévert, etc. Enfin, ne sont retenus que les auteurs dont l'œuvre ou une partie a été publiée en volume (s) et non pas simplement dans la presse et que, dans la bibliographie, ne sont mentionnées que les éditions originales (sauf modifications par la suite).

Cela dit, ce premier dictionnaire, agrémenté d'une centaine de photos d'auteurs ou de couvertures de leurs œuvres, est une source exceptionnelle de renseignements pour tout ce qui touche à la littérature prolétarienne, et constitue un outil indispensable à la constitution d'une bibliothèque originale.

L'auteur serait ravi que ses lecteurs lui fassent part d'éventuels oublis...

G.P.

Encrage Edition, BP 0451, 80004 Amiens cedex. 253 pages, relié, 185 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

CHINE FIN DE SIECLE
par Jean-Jacques Gandini



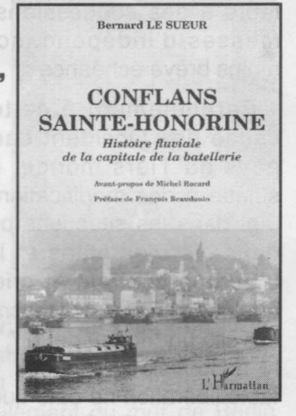
Jean-Jacques Gandini, fidèle collaborateur de notre revue, nous adresse son dernier ouvrage, *Chine fin de siècle.* Nos lecteurs savent, pour ceux qui ont lu ses articles dans nos colonnes, qu'il est un véritable spécialiste de la Chine, étudiant en particulier, depuis plus de dix ans, la lutte du peuple chinois pour son émancipation du pouvoir communiste. Chercheur indépendant, il a produit de nombreux articles sur ce sujet, dont la majorité a paru dans *Le Monde Libertaire.* Mais d'autres revues, comme *Esprit, Le Mouvement social, Les Nouvelles sinologiques, Perspectives chinoises etc..* ainsi qu'un certain nombre de revues libertaires (et Gavroche bien sûr) ont publié ses études.

Ce sont tous ces articles qui sont regroupés dans ce livre. Comme le précise Charles Reeve dans sa préface : "*La question chinoise n'a pas fini de peser sur nos avenirs (...) Pour le peuple, la tristesse de l'égalitarisme de misère a été remplacée par les joyeusetés de l'inégalité sauvage. Et il est loin d'être acquis que toutes ces forces sociales se soumettront pacifiquement au nouvel ordre de domination de classe. Comme dans l'URSS, ce passage, lent et long ne se fera pas sans conflits sociaux et politiques. Peut-être aussi, donnera-t-il naissance à des forces xénophobes aux projets impérialistes agressifs. C'est ce devenir de la société chinoise qui pèse de tout son poids sur le fragile équilibre géopolitique mondial. Déjà, devant le vide laissé par l'implosion des anciens blocs, l'affrontement Chine-Japon s'annonce à nouveau comme un des enjeux majeurs des années futures....*". La Chine est incontestablement le pays le plus important dont la politique sera déterminante pour l'économie et la politique du monde de demain. Ce livre apporte une contribution active à la compréhension de ce sujet.

Le livre, dont la maquette est due à Georges Rivière, est disponible en s'adressant directement à :

A.C.L. BP 1186, 69202 Lyon Cedex 01. 144 pages, 70 F.

CONFLANS SAINTE-HONORINE, HISTOIRE FLUVIALE DE LA CAPITALE DE LA BATELLERIE
par Bernard Le Sueur



Bernard Le Sueur est un "fana" de la batellerie, des gens de rivière, en gros de la navigation intérieure. Collaborateur du Musée de la Batellerie, il a écrit de nombreux livres et nous avons publié en 1989 deux articles, à partir de sa thèse de doctorat, sur *les "Péni-chiens" mariniers du Nord* (voir Gavroche N°43 et 44). Aujourd'hui, notre historien nous parle de *Conflans Sainte-Honorine,* la capitale de la batellerie. Il évoque la ville – selon sa propre expression – un peu comme un personnage qui se façonne pendant des siècles, conquiert sa maturité au XIXe-début XXe, puis est confronté, de nos jours, à la mort de la batellerie.

A partir d'une impressionnante somme de documents inédits, l'auteur nous fait découvrir cette ville et ses rivières aux différentes époques. Il décrit les conflits traditionnels de l'exploitation des eaux et les grandes batailles pour domestiquer le fleuve, alimenter Paris et aménager le territoire.

Editions L'Harmattan, 5-7 rue de l'Ecole polytechnique, 75005 Paris. 502 pages, 250 F.

A PROPOS DES DRAMES DE LA DERNIERE GUERRE







Notre ami Jacques Sigot nous fit adresser en son temps trois plaquettes éditées par les éditions CMD de Montreuil-Bellay dont l'intérêt ne nous autorise pas de les passer sous silence. Il s'agit des livres suivants :

– **Le drame d'Oradour-sur-Glane**, par *Robert Hébras*, rescapé de la grange Laudy (36 pages, 29 F). La détresse des victimes face à leurs bourreaux.

– **Le massacre de Maillé**, par *Paul de Lagalussière* (44 pages 39 F). Une page tragique de l'histoire de la Touraine.

– **Saumur, les bombardements,** par *Roger Gaborieau* (48 pages 45 F). De la bataille des cadets de Saumur à la Libération.

S'adresser aux Editions CMD, 396 rue de la Salle, 49260 Montreuil-Bellay.

LE ROMAN POPULAIRE FRANÇAIS (1789-1914)

par Jean-Claude Vareille



Professeur de littérature moderne à l'université de Limoges, dont il était le président, Jean-Claude Vareille est mort le 22 décembre 1994, à l'âge de 59 ans, alors que nous venions de découvrir son dernier ouvrage.

Dans la lignée de ses précédents livres sur le sujet (*Filatures : itinéraires à travers les cycles de Lupin et de Rouletabille*, P.U. de Grenoble 1980, et *L'Homme masqué, le Justicier et le Détective – Essais sur le roman populaire et le roman policier, d'Eugène Sue à Georges Simenon,* P.U. de Lyon 1989), *Le Roman populaire français (1789-1914) – Idéologies et pratiques* représente une somme et résume les principaux mécanismes de cette littérature dans une écriture alerte loin des canons universitaires.

Des romans de Ducray-Duminil à la série des *Chéri-Bibi* de Gaston Leroux (en passant par Pigault-Lebrun, Paul de Kock, Victor Ducange, Eugène Sue, Paul Féval, Alexandre Dumas, Ponson du Terrail, Adolphe d'Ennery, Xavier de Montépin, Eugène Chavette, Emile Richebourg, Georges Ohnet, Jules Mary, Pierre Decourcelle, Charles Mérouvel, Michel Zévaco, Allain et Souvestre ou Maurice Leblanc, etc.), Jean-Claude Vareille analyse avec minutie les poncifs et les tics de cette production pour mieux la faire aimer et montrer les liens profonds qui la rattachent y compris avec les lettres contemporaines.

En effet, après avoir détaillé les processus de composition (qui ne diffèrent guère des autres, sinon qu'ils font peut-être plus appel aux conventions et à la répétition), l'auteur démontre que les procédés d'émotion-identification, de reprises fréquentes, de coups de théâtre (et de théâtralité), de narration tantôt lente ou rapide, directe ou indirecte, etc., plus qu'à des contraintes économiques correspondent en fait à une liberté débridée à l'intérieur de schèmes rebattus qui rassurent et entretiennent l'intérêt des lecteurs.

Cette étude érudite des feuilletons populaires s'inscrit donc dans une volonté de ne pas en découper la qualité de façon arbitraire ou méprisante, mais bien au contraire de permettre d'apprécier le véritable *plaisir du texte* qui s'en dégage, au même titre que celui de la "grande littérature", ancienne ou moderne.

Michel Sender

Presses Universitaires de Limoges, Nuit Blanche éditeur (Québec), 1994, 352 pages, 120 F.

REVUES

L'OURS

Nous avons rarement évoqué cette revue, l'OURS – mensuel de l'Office Universitaire de Recherche Socialiste – dont la lecture est pourtant des plus instructive. Sous les plumes de Claude Fuzier, Denis Lefebvre, Jean-Michel Reynaud, Claude Dupont, Henri Cerclier, Maurice Braud et bien d'autres... , on découvre une série d'articles sur le socialisme, le syndicalisme, l'humanitaire en parfaite harmonie avec l'esprit de notre revue. Mais aujourd'hui, c'est au "coup de gueule" de Claudette Cheber que je tiens à rendre hommage :

"*... je commence à en avoir ras le c...œur que soient constamment apparentés anarchisme et banditisme, anarchie et chaos.*" s'exclame notre sémillante journaliste à propos d'un titre de la "Une" de *France-Soir* au lendemain de la fusillade du cours de Vincennes : "Tueuse et Anar". Ce n'est pas la "tueuse" bien sûr que C.Cheber tente de défendre, mais l'amalgame permanent entre anarchie et violence (quand ce n'est pas meurtre) repris sans cesse par les journalistes de la presse et de la télévision. Et en cela je lui donne raison.

"*Qui penserait à écrire " tueuse et républicaine", "tueuse et socialiste", "tueuse et royaliste", "tueuse et communiste", "tueuse et fasciste", "tueuse et catholique" ? et j'en passe"* écrit elle, puis elle enchaîne, après avoir constaté qu'il y a un siècle les anarchistes n'étaient connus qu'à travers "la Bande à Bonnot" : "*Personnellement, je serais sûrement taxée d'un odieux sectarisme si je mettais tous les cathos dans le même sac, sous prétexte que l'Eglise apostolique et romaine a fait brûler, torturer, assassiner au cours des siècles, chez nous et ailleurs lors des croisades ou des missions évangéliques des milliers de gens qui ne pensaient pas comme elle ou qui ne reconnaissaient pas ses dogmes. (...) L'église toute puissante se refait toujours une virginité ! En revanche les anars servent éternellement de boucs émissaires et ce n'est pas sans arrière-pensée que le mot "anarchie" est employé, à tout bout de champ, pour signifier "désordre"*.

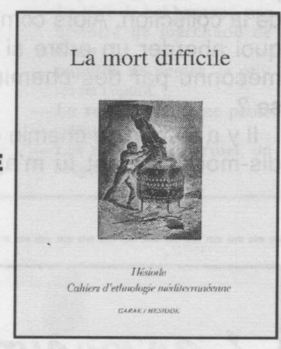
On ne saurait dire mieux !

S'adresser à L'OURS, 86, rue de Lille, 75007 Paris.

G. Pelletier

HÉSIODE, CAHIERS D'ETHNOLOGIE MÉDITERRANÉENNE N°2

La mort difficile



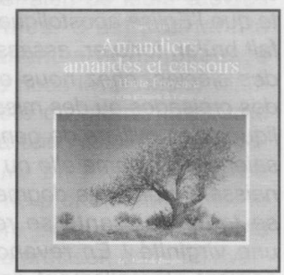
Le titre de ce cahier d'*Hésiode*, emprunté à rené Crevel, est sans doute un peu provocateur, il est en effet admis que toute mort est rupture, déchirement, toute disparition est donc pour le moins *difficile.* Mais c'est autrement, sur un mode plus intensif, qu'il faut ici entendre ce terme. Toutes les sociétés ont classé à part les morts exceptionnelles, il n'y a, du point de vue des croyances et des systèmes d'interprétation qui se déploient autour de la mort, aucune espèce d'égalité devant la fin ultime. Les soldats – ici évoqués par

Apollinaire –, les corps perdus en montagne ou en mer, les âmes qui font leur purgatoire sur terre, les maudits que l'on doit exécuter selon les rites qui protègent les vivants de leur dangereux retour, enfin ceux que l'imprécation, la plainte, le chant accompagnent et guident sur le chemin, tous sont des défunts d'exception, tous exigent de leur société une manipulation particulière, tous sollicitent une émotion plus profonde. De la Roumanie à la Galice, en passant par la Kabylie et, aussi et surtout, par la France du Sud, ce volume offre un parcours inédit parmi ces morts difficiles.

GARAE/HESIODE, 91 rue Jules Sauzède, 11000 Carcassonne. 311 pages, 150 F.

LES ALPES DE LUMIERES N°116

Amandiers, amandes et cassoirs



Les amandes, les amandiers... Les Méridionaux n'ont d'yeux que pour ces arbres à la fin de l'hiver; et son fruit est au cœur de nos douceurs préférées. Pourtant rares sont les livres qui lui sont consacrés. Celui-ci s'est tenu loin du style passe-partout, mi-didactique, mi-poétique, coucher de soleil sur les pétales roses... Ce n'est pas le genre de la collection. Alors comment et pourquoi aborder un arbre si familier et si méconnu par des chemins de traverse ?

Il y a d'abord le chemin de la langue : dis-moi comment tu m'appelles, je te dirai où tu habites... En provençal, la façon de dire l'arbre et son fruit varie : ce sont là des nuances mais révélatrices.

Il y a les chemins du palais : seize recettes, des "classiques" (nougats et calissons...) et des oubliées (le sirop d'orgeat, le *saussoun*...) expliquent quoi faire des amandes douces et amères.

Et puis il y a les chemins, villageois ou urbains, de ceux et celles qui travaillaient autour des amandes : cueillette, dégovage, cassage et triage. *Celles* surtout : les casseuses, les "pessarelles", qui à domicile et plus encore dans les cassoirs d'Oraison et des pays de la Durance préparaient les amandons pour les confiseurs. Il faut regarder la photo de la page 4 de couverture, où jeunes filles et grands-mères réunies devant le cassoir, posent dans la bonne humeur. Les toutes jeunes filles de la photo sont devenues aujourd'hui grands-mères : ce sont elles qui dans ce petit livre racontent ce temps des amandes.

La fin du volume constitue un *glossaire de l'amande :* 200 mots du provençal, du français et du français régional pour parler des amandes, de leur production, de leur culture. Noms propres, d'Aix à Valensole ; et noms communs : d'acaner (avec une gaule) au vanet (crible pour calibrer les fruits) en passant par les amandons (chacun connaît l'expression : *Tu me casses les amandons !*), en distinguant amande *brayo* d'amande bessonne, en n'oubliant pas de dire bonjour philippine, et en décrivant les différentes variétés, la Bérude, l'amande à la Dame, l'Estrangine, ou les modernes Ferraduel et Ferragnès...

Les Alpes de Lumière, Salagon, 04300 Mane. Le numéro, 96 pages, 69 F.

FEN, CAHIERS DU CENTRE FÉDÉRAL N°10



Le dernier numéro qui vient de paraître est consacré à *La scission syndicale de 1947/1948. L'autonomie de la FEN*, travail réalisé par Jean Molères et Marie-France Galand. Cet ouvrage se réfère à des ouvrages d'histoire et d'histoire du syndicalisme et à des travaux universitaires. Il utilise également des sources d'origine syndicale diverses : presse syndicale de la FEN et de ses syndicats, compte-rendus des instances statutaires de la FEN et de la CGT et témoignages aussi des responsables de la FEN de l'époque.

Convaincus que la "vocation du syndicalisme est de rassembler les travailleurs et non de la dresser les uns contre les autres", les responsables du SNI et de la FEN, malgré les poussées internes des "cégétistes" considèrent que la "solution de sagesse" est l'autonomie. Elle était à l'époque considérée comme provisoire dans l'attente d'une réunification ultérieure.

Cet ouvrage est un outil utile pour la compréhension de l'histoire du syndicalisme en France.

FEN, Centre d'Histoire sociale, 48 rue La Bruyère 75440 Paris.

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à
EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo
256 pages, illustré — **30 F.**

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE
Luttes ouvrières 16e/20e siècle
— Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire
— Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?
— Les années munichoises (1938/1940)
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

Un maquis d'antifacistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire
Plus de 200 chansons sociales en fac-similé.
306 pages — **330 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages — **350 F.**

Les Bibelforscher et le nazisme
par Sylvie Graffard et Léo Tristan
236 pages — **110 F**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
253 pages — **185 F**

Dictionnaire des auteurs prolétariens
par Thierry Maricourt
275 pages — **129 F**

Instituteurs pacifistes et syndicalistes
Mémoires de François Mayoux
366 pages — **195 F**

N'oublie jamais Nicolas
par Gaston Haustrate
288 pages — **110 F**

L'enfer de la charité
par Gaston Haustrate
214 pages — **110 F**

La flamme sauvage
par Ludovic Massé
222 pages — **150 F**

La guerre de partisans dans le sud-ouest de la France 1942-1944
par Jean-Yves Boursier
224 pages — **130 F**

La guerre française d'Indochine
par Alain Ruscio
279 pages — **69 F**

Enragés et curés rouges en 1793 : Jacques Roux, Pierre Dolivier
par Maurice Dourmanget
171 pages — **90 F**

Deux enragés de la Révolution : Leclerc de Lyon et Pauline Léon
par Claude Guillon
255 pages — **140 F**

Marius Jacob, l'anarchiste cambrioleur
par William Caruchet
340 pages — **148 F**

Les crayons de la propagande
par Christian Delporte
224 pages — **195 F**

La prison sous Vichy
par Pierre Pedron
240 pages — **140 F**

Barbelés à Argelès et autour d'autres camps
par Francisco Pons
282 pages — **140 F**

La collaboration dans l'Eure 1940-1944
par Julien Papp
278 pages — **150 F**

Olympe de Gouges, Ecrits politiques 1792-1793
Tome 1 — **130 F**
Tome 2 — **130 F**

Jaurès et les intellectuels
sous la direction de M. Rebérioux
336 pages — **150 F**

La guerre oubliée
par Christian Desplat
203 pages — **150 F**

Le droit de cuissage, France 1860-1930
par Marie-Victoire Louis
400 pages — **130 F**

Ces barbelés oubliés par l'Histoire
par Jacques Sigot
351 pages – **138 F**

Le Petit Père Combes
par Jacques Risse
236 pages – **130 F**

Paul Robin (1837-1912)
par Ch. Demeulenaere-Douyère
478 pages – **308 F**

Le gâchis audiovisuel
par J.-J. Ledos, J.P. Jézéquel et P. Regnier
222 pages — **87 F**

Décolonisation du Viêt-Nam
par Trinh Dinh Khai
208 pages — **120 F**

Frères d'ailleurs
par M.-J. Mossand
194 pages — **80 F**

Paul Robin (1837-1912) un militant de la liberté et du bonheur
par Ch. Demeulenaere-Douyere
478 pages — **308 F**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"

Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

Clara Zetkin, féministe sans frontière
par Gilbert Badia
336 pages — **125 F**

Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline
par Pierre Broué
496 pages — **125 F**

Renaud Jean, le tribun des paysans
par Gérard Belloin
336 pages — **125 F**

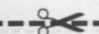
Poulbot le père des gosses
par Francis Robichon
112 pagesillustré — **250 F**

POUR LA JEUNESSE :

Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
Chaque volume — **65 F**
— La Chevalerie
— L'Egypte
— Les Loups
— L'Amazonie
— Les Gaulois
— Les dragons
— La création du monde
— Les Incas
— La Grèce
— Les Vikings
— Les animaux fantastiques
— Les ours
— Vers l'Amérique
— L'Europe
— Les Indiens
— Ciel et étoiles
— Les métamorphoses

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, illustrées
Chaque volume — **45 F**
— Les Baleines
— Les Géants
— Les Fées
— L'Hiver
— Les sorcières
— Les musiciens
— Les couleurs
— Le printemps
— Les chats
— L'automne
— Les trésors

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **33 F.**
— Le Secret du grand-frère, une histoire de canuts
— Léa, le Galibot, une histoire de mineurs
— Le Ruban noir, une histoire de tisserands
— La Revanche du p'tit Louis, une histoire de forgerons
— Les cordées de Paris, une histoire de ramoneurs
— Les jumeaux de Carmaux, une histoire de verriers
— Frères du vent, une histoire de mousses
— Les Princes du rire, une histoire de jongleurs
— Quand la Charlotte s'en mêle, une histoire de dentellières
— Le sauvetage du proscrit, une histoire de typographe
— Le paquet volé, une histoire de saute-ruisseau
— Les fendeurs de liberté, une histoire d'ardoisiers.
— L'audace de Nicolas, une histoire de cheminots
— Voyage au bout de la Loire, une histoire de mariniers
— Le cadeau d'Adrienne, une histoire de porcelaines
— Fleurs d'Ajonc, une histoire de petite bonne
— Le rêve de bel humeur, une histoire de marchand de livres
— papillon de papier, le petit rat de l'opéra.
— La robe de bal, une petite couturière
— Les moutons d'Armel, un berger de Provence



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 80
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Celle que nous publions dans ce numéro est plus importante que les précédentes dans le but de nous assurer un revenu supplémentaire destiné à compenser la baisse des abonnements que nous enregistrons depuis plus d'un an – pourquoi ne subirions-nous pas, nous aussi, la crise économique actuelle ? –. Aussi, nous remercions particulièrement les lecteurs qui nous passent des commandes de livres d'occasion, et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...
Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

- Atri (d') A., **Giuseppe Zanardelli et l'Italie moderne.** Eymoud Paris 1903, 320p, index .... 120 F
- Atri (d') A., **Giovanni Giolitti et les libertés en Italie.** Bellenand Fontenay-aux-roses 1908, 354p .... 120 F
- **Audry (Colette), Léon Blum ou la politique du juste.** Julliard 1955, 199p .... 45 F
- **Alexandrov (Victor), Octobre rouge.** CAL 1967, 311p .... 50 F
- **Benjamin (René), Glozel vallon des morts et des savants.** Fayard 1928, 250p .... 30 F
- **Barthélemy, Némésis satire hebdomadaire.** Perrotin 1845, rel.d.bas., grav.h.t., 456p (rousseurs) .... 120 F
- **Bernard (Michel), Introduction à une sociologie des doctrines économiques des Physiocrates à Stuart Mill.** Mouton & Co 1963, 270p .... 80 F
- **Bernstein et Woodward, Watergate : Les Fous du Président.** Laffont 1974, 388p .... 40 F
- **Bonnet (Georges), La crise européenne mai-sept 1938.** *Discours au congrès Radical le 29/10/1938.* 29p .... 25 F
- **(B.I.T.), La Prévention des accidents.** *Cours d'éduc. ouvrière.* Genève 1961, 190p .... 35 F
- **(B.I.T.), Les négociations collectives.** *Cours d'éduc. ouvrière.* Genève 1960, 178p .... 35 F
- **Blum (Léon), A l'échelle humaine.** Gallimard 1945, 184p .... 35 F
- **Bouvier, Furet, Gillet, Le mouvement du profit en France au 19ème siècle.** Mouton & Co 1965, 465p .... 90 F
- **Burnand (Robert), La vie quotidienne en France en 1830.** Hachette 1946, 255p .... 45 F
- **Buron (Robert), Demain la politique.** Denoël 1970, 255p .... 30 F
- **(Collectif), L'Etat massacre.** Ed. Champ libre 1971, 227p (S.P.) .... 50 F
- **(Collège de l'Europe libre Strasbourg), Un défi à l'Occident.** *Cours d'été (L'Europe face au sous-développement).* Berger-Levrault 1958, 175p .... 60 F
- **(Colloque), Charbon et Sciences humaines.** *Actes du colloque organisé par la fac. des Lettres de l'Univ. de Lille en mai 1963 sous la direction de L.Trénard.* Mouton 1966, 468p .... 90 F
- **(Colloque), VIIIe colloque d'histoire sur l'artisanat et l'apprentissage.** *Organisé par la fac. des Lettres et des Sciences hum. d'Aix-en-Provence.* Ophrys 1965, 193p .... 50 F
- **(Colloque), La Décentralisation.** *Vie colloque d'histoire org. par la fac. des Lettres et des Sciences hum. d'Aix en Provence en 1961.* Ophrys 1964, 210p .... 50 F
- **(Colloque), Les routes de France depuis les origines jusqu'à nos jours.** A.D.P.F. 1959, 170p ill. .... 80 F
- **Cotta (Alain), Le triomphe des corporations.** Grasset 1983, 318p .... 50 F
- **Couteaux (Aristide), La crise agricole.** Symonds Paris 1885, 46p .... 40 F
- **David (Marcel), Les travailleurs et le sens de leur histoire.** Cujas 1967, 387p .... 80 F
- **Debré (Michel), Ces princes qui nous gouvernent.** Plon 1957, 206p .... 35 F
- **Delafosse et Laveau, Le commerce du sel de Brouage au XVIIe et XVIIIe siècles.** A.Colin 1960, 134p (S.P.) .... 60 F
- **Dorten (Dr J.-A.), La tragédie rhénane. Laffont 1945.** 269p .... 35 F
- **Durand (Paul), La participation des travailleurs à l'organisation de la vie économique et sociale en France.** C.E.C.A.1962, 62p .... 40 F
- **Durand (Pierre), Vingt ans.** *Chronique 1945-1965.* Ed. Soc. 1965, 445p, index .... 40 F
- **Fauvet (Jacques), La Ive République.** Fayard 1959, 379p 60F
- **Febvre (Lucien), Combats pour l'Histoire.** A.Colin 1953, 458p index ... 70 F
- **Francos (Ania), Il était des femmes dans la Résistance.** Stock 1978, 484p .... 50 F
- **Fourastié (Jean), La grande métamorphose du XXe siècle.** PUF 1961, 223p index (S.P.) .... 60 F
- **Germain (Maurice), Les Chrétiens à la recherche de l'Europe.** *Essai romancé.* SPES 1931, 124p .... 35 F
- **Glayman (Claude), Notre part de siècle.** *Réflexion politique.* Stock 1980, 167p .... 30 F
- **Goux (Christian), Où en sommes-nous ?** *L'économie française bilan 1974.* Lattès 1974, 198p .... 30 F
- **Gras (Christian), Alfred Rosmer et le mouvement révolutionnaire international.** Maspero 1971, 535p index ..... 80 F
- **Gras et Livet, Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours.** PUF 1977, 594p .... 80 F
- **Grosse (Franz), La révolution sociale dans l'Allemagne contemporaine.** Sorlot 1941, 142p .... 40 F
- **Grousset (René), Bilan de l'Histoire.** Plon 1946, 321p .... 45 F
- **Guérin (Daniel), Fascisme et Grand Capital.** *Italie-Allemagne.* Gallimard 1936, 269p .... 60 F
- **Guglielmi (J.-L.), Naissance et formation des Trade Unions des mineurs en Grande-Bretagne.** A.Colin 1952, 160p index .... 60 F
- **Halévy (Elie), Histoire du Socialisme européen.** Gallimard 1948, 367p index .... 90 F

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....
Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

- **Jallut (Maurice), Histoire constitutionnelle de la France.** Ed. Scorpion 1956, 2 vol (284+300pp) .... 100 F
- **Jouvenel (Robert de), La République des Camarades.** Grasset 1914, 272p .... 35 F
- **Kriegel (Annie), Le pain et les roses.** *Jalons pour une histoire des Socialismes.* PUF 1968, 256p (S.P.) .... 60 F
- **Labrousse (E.) (Hommage à), Conjoncture économique Structures sociales.** Mouton 1974, 547p .... 80 F
- **Lajugie (J.), La Sécurité Sociale.** Bourrelier 1948, 132p .... 30 F
- **Lambert (Jean), Le Patron : de l'avènement à la contestation.** Bloud et Gay 1969, 245p .... 45 F
- **Las Vergnas (Raymond), L'Angleterre change de cap.** Hachette 1957, 284p .... 40 F
- **Lebègue, Court et Dedieu, La législation du Travail.** *Manuel pratique.* Foucher 1948, 128p (défraîchi) .... 25 F
- **Léon (Pierre) (Collectif), Structures économiques et problèmes sociaux du monde rural dans la France du Sud-Est (Fin du XVIIe siècle - 1835).** Les Belles Lettres 1966, 383p .... 80 F
- **Louis (Paul), Le travail dans le monde romain.** F.Alcan 1912, 416p ill. .... 80 F
- **Lucas-Dubreton (J.), Louis-Philippe.** Fayard 1938, 702p .... 50 F
- **Malaparte (Curzio), Journal d'un étranger à Paris.** Denoël 1967, 302p .... 45 F
- **Marceau (Marc), La Grèce des Colonels.** R.Laffont 1967, 274p .... 40 F
- **Marx (Karl), Manuscrits de 1844,** Ed. Sociales 1962, 176p index .... 60 F
- **Mellon, Muller et Semellin, La dissuasion civile.** *Principes et méthodes de la résistance non violente dans la Stratégie Française.* Fond. Et. de Déf. Nat. 1985, 206p .... 50 F
- **Michelet (Jules), Ecrits de jeunesse.** *Journal 1820-1823 Mémorial Journal des Idées.* Gallimard 1959, 438p index .... 60 F
- **Moch (Jules), Confrontations.** *Doctrines-Déviations-Expériences-Espérances.* Gallimard 1952, 478p index .... 60 F
- **Montigny (Jean), France, libère-toi !** Impr. La Sarthe 1939, 318p .... 50 F
- **Ott (Barthélemy), Georges Bidault l'indomptable.** Impr du Vivarais 1975, 238p .... 35 F
- **Peretti (A.de), L'Administration phénomène humain.** Berger-Levrault 1968, 351p .... 60 F
- **Perrault (Gilles), L'Erreur.** Fayard 1971, 228p (taché) .... 30 F
- **Perrot et Kriegel, Le socialisme français et le pouvoir.** Ed EDI 1966, 221p (S.P.) .... 50 F
- **Petit (Jacques G.), La prison, le bagne et l'histoire.** Libr.des Méridiens 1984, 233p .... 70 F
- **Pezet (Ernest), Fin de l'Autriche fin d'une Europe.** Sorlot 1938, 128p (défraîchi) .... 30 F
- **Pichon (Francis), Histoire barbare des Français.** Seghers 1954, 510p ill. .... 60 F
- **Pins (Jean de), Sentiment et diplomatie au début du XIXe siècle.** *D'après des correspondances franco-portugaises.* Centre cult portugais 1984, 646p index .... 80 F
- **Pouthas (Charles-H.), Une famille de bourgeoisie française de Louis XIV à Napoléon.** F.Alcan 1934, 211p index .... 80 F
- **Pouthas (Charles-H.), La population française pendant la première moitié du XIXe siècle.** PUF 1956, 255p .. 80 F
- **Rachline (Michel), Les moissons du progrès.** *L'avenir coopératif.* A.Michel/UAA, 1990, 96p ill. .... 30 F
- **Revel (J.-Fr.), En France.** *La fin de l'opposition.* Julliard 1965, 202p .... 35 F
- **Revel (J.-Fr.), La nouvelle censure.** *Un exemple de mise en place de la mentalité totalitaire.* R.Laffont 1977, 349p .... 35 F
- **Richet (Charles), Abrégé d'Histoire générale.** *Essai sur le passé de l'homme et des sociétés humaines.* Hachette 1919, 600p index .... 70 F
- **Roger (Henri), Religion et Rationalisme.** Ed Rationalistes 1937, 408p .... 60 F
- **Seignobos (Charles), Essai d'une histoire comparée des peuples de l'Europe.** Rieder 1938, 488p .... 60 F
- **Simonnot (Philippe), Le complot pétrolier.** A.Moreau 1976, 240p index .... 35 F
- **(Sté d'Et. Robespierristes), Patriotisme et Nationalisme en Europe à l'époque de la Révolution française et de Napoléon.** 1973, 222p .... 80 F
- **Sorel (Georges), Les illusions du progrès.** M.Rivière 1908, 282p .... 60 F
- **Ténot (Franck), Radios privées, radios pirates.** Denoël 1977, 222p .. 35 F
- **Thomereau (Alfred), Les Assurances Agricoles Etat actuel de la question (mars 1894).** *Suivi de : Un premier essai de socialisme d'Etat, la Caisse Gle d'Ass. Agr.(1858-1889).* Guillaumin 1894, 51p .... 60 F
- **Thuillier (Guy), Témoins de l'Administration.** *De Saint-Just à Marx.* Berger-Levrault 1967, 281p index .... 70 F
- **Toulat (Jean), Les grévistes de la guerre.** Fayard 1971, 208p .... 40 F
- **Trotsky (L.), Ma vie.** Gallimard 1953, 658p index .... 60 F
- **Trotsky (L.), Europe et Amérique.** Librairie de l'Humanité 1926, 142p .... 70 F
- **(UNESCO) Les sciences sociales dans l'enseignement supérieur :**
  - **Droit**, 141p index .... 50 F
  - **Sciences économiques,** 156p index .... 50 F
  - **Relations internationales,** 107p index .... 40 F
  - **Sociologie, Psychologie sociale et anthropologie culturelle.** 275p index .... 60 F
- **Verdevoye (Paul), Domingo Faustino Sarmiento Educateur et publiciste (entre 1839-1852).** Inst.des Htes Etudes de l'Amérique Latine 1963, 651p index .... 80 F
- **Villey (Daniel), Petite Histoire des Grandes Doctrines Economiques.** PUF 1944, 230p (défraîchi) .... 50 F
- **Watkins (W.-P.), L'Alliance coopérative internationale 1895-1970.** ACI Londres 1971, rel. 427p ill. index ... 80 F
- **Wolff (J.), La prévision.** *Domaine Méthodes Résultats.* Berger-Levrault 1963, 246p (défraîchi) .... 40 F

A bas la guerre

Tract
édité
par
L'Union
des Syndicats
Ouvriers
du
Département
de la Seine
(1904)

Siège social :
Maison des
Fédérations
33, rue de la Grange-
aux-Belles, Paris

PROPAGANDE
CONTRE
LA GUERRE

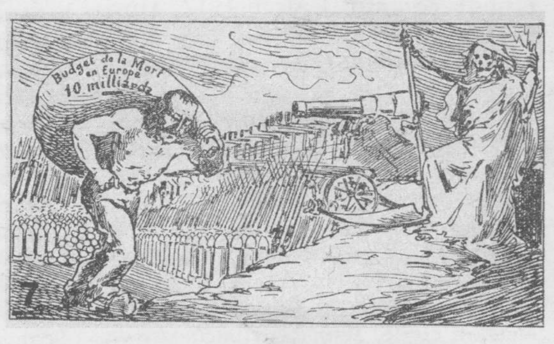


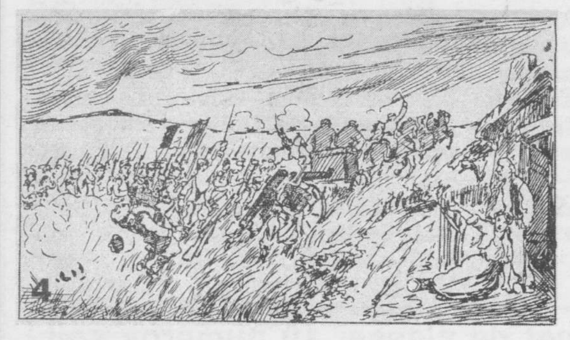


















Alors ce serait pour tous une autre Vie, dans la Paix, par la Science, le Progrès ; les peuples pourraient marcher plus sûrement vers la Société nouvelle, vers une Humanité plus belle.